This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 255 899

YB 79932

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Ce livre appartient à
Philibert Moi
guenin de
Vesoul le 22 Janvier
1808

Guenin Cadet

PETIT
DICTIONNAIRE
DES
LOCUTIONS VICIEUSES,
CORRIGÉES
D'APRÈS L'ACADÉMIE
ET LES MEILLEURS GRAMMAIRIENS;

PRÉCÉDÉ

D'un ABRÉGÉ des principes de l'art épistolaire, extrait des Auteurs qui ont le mieux écrit sur cette partie;

Et des CONSEILS d'un Père à ses Enfans sur la Religion, la Morale et l'Education.

OUVRAGE UTILE A LA JEUNESSE.

A PARIS,

CHEZ MM. { RENOUARD, Libr., rue St. André-des-Arts, n°. 55.
MICHEL, Libr., rue Pavé St. André-des-Arts, n°. 15.
ALLAIS, Libr., rue du Battoir, n°. 26.

M. DCCC. VII.

UNIV OF
CALIFORNIA

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

PC 2483
P4
Guerin

LE RECUEIL *que nous offrons à la Jeunesse, a pour but de lui faciliter les moyens de parler et d'écrire correctement. Il renferme des notions abrégées, mais suffisantes, sur* l'Art épistolaire, *et un choix de* Locutions, *qui prouvera jusqu'à quel point il est difficile de parler la langue française dans toute sa pureté. Ces objets utiles auxquels nous ajoutons les* Conseils sur la Religion, la Morale et l'Éducation, *avaient été rédigés par un père de famille, pour l'instruction particulière de ses enfans. Il a bien voulu nous communiquer son porte-feuille, et nous permettre d'y puiser à notre gré plusieurs notices élémentaires sur différens objets d'instruction. Nous avons d'abord donné la préférence à ce qui regarde le genre épistolaire et la pureté de la langue, parce que ces deux choses dont l'utilité journalière est incontestable, sont malheureusement un peu trop négligées par*

M120947

les jeunes gens, même pendant le cours de leurs études.

Il leur sera sans doute avantageux et agréable de trouver réunis dans un petit volume, des principes (et l'application de ces principes), choisis avec soin dans les meilleurs ouvrages sur l'art épistolaire et sur les locutions. Cette dernière partie sur-tout est d'autant plus nécessaire, que la lacune qui a existé dans l'instruction publique pendant quelques années, n'a pas été favorable à la langue française.

On ne peut trop s'élever contre ces mauvaises locutions dont une ignorance barbare souille chaque jour la langue des Pascal, des Boileau, des Racine. Et si les littérateurs dans le cabinet, et les professeurs dans les écoles publiques, n'opposent une digue au torrent toujours croissant des usages vicieux; cette belle langue qui n'a déjà plus cette énergie dont elle pouvait s'énorgueillir sous la plume du vigoureux Montaigne, quoiqu'elle ne fût pas encore formée, redeviendra un jargon pareil

à celui des treizième et quatorzième siècles. Espérons qu'un tel malheur n'arrivera pas, et que les auteurs français, rentrant dans les limites fixées par les grands maîtres du siècle de Louis XIV, verront à l'avenir tous les peuples de l'Europe s'empresser de cultiver chez eux la langue française, et d'étendre son domaine jusqu'aux régions les plus éloignées.

Le petit Dictionnaire, qui fait partie de ce recueil, peut être un objet de longues et intéressantes études pour la jeunesse. Il ne suffit pas de lire et de consulter les exemples qui composent ce recueil, il faut encore se rendre raison des corrections. C'est à l'instituteur à demander à l'élève, pourquoi telle locution est vicieuse, et à le forcer d'en chercher la cause dans les bonnes grammaires, sur-tout dans les ouvrages que l'on a cités en tête du Dictionnaire. Quand un jeune homme aura rendu compte des principes grammaticaux sur lesquels repose chaque correction, il pourra se flatter de pos-

Registre [illegible]

Cote [illegible]

du Secrétariat central

1847

Ce petit abrégé est composé de trois parties relatives aux trois choses essentielles qui ont toujours été l'objet de mes conseils, savoir : la RELIGION, la MORALE, et l'EDUCATION. Ces trois parties sont subdivisées en autant d'articles que je l'ai cru nécessaire pour bien classer dans votre mémoire des objets aussi importans.

De la Religion.

Nous divisons cette première partie en deux articles, dont l'un a rapport à l'existence de Dieu, et l'autre à la religion proprement dite.

EXISTENCE DE DIEU. Depuis votre plus tendre enfance, mes bons amis, non-seulement vous avez entendu parler de Dieu; mais chaque jour, vous avez dirigé votre pensée vers lui. A mesure que votre raison s'est développée et que votre instruction s'est avancée, vous avez appris que tous les peuples de la terre reconnaissent Dieu, et l'adorent comme l'être tout-puissant qui gouverne le monde physique, c'est-à-dire, tout ce qui frappe nos sens; et le monde moral, c'est-à-dire, toutes les pensées des hommes. *Les Cieux publient sa gloire*, et le magnifique spectacle de la nature nous parle sans cesse de

sa puissance. Quel autre qu'un Dieu pourrait être l'auteur de tant de merveilles! Il était bien pénétré de cette vérité sublime et consolante, le poëte de la religion et de la vertu (1), lorsque, dans son immortel ouvrage, il s'écrie :

Quels témoins éclatans devant moi rassemblés!
Répondez, Cieux et Mers, et vous Terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles!
O Cieux! que de grandeurs, et quelle majesté!
J'y reconnais un Maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, Astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.

Quoi de plus beau que ces vers! quel plus bel hommage peut-on rendre à la puissance divine! Eh bien, mes Enfans, ce Dieu si grand, si puissant, si majestueux, rappellez-

(1) Racine, fils; son *poème de la religion* est bien supérieur à celui que nous a donné le cardinal de Bernis, sous le titre de *la religion vengée*. Il est vrai que le sujet n'est pas tout-à-fait le même.

vous sans cesse qu'il est par-tout, qu'il lit continuellement dans le fond de votre ame, qu'il juge vos pensées et voit vos actions les plus secrettes. Oui, mes Enfans, si vous faites une bonne ou une mauvaise action, sans être vu des hommes, Dieu est là qui vous voit, et qui, n'en doutez pas, vous recompensera ou vous punira tôt ou tard.

C'est sur-tout en descendant en soi-même, en interrogeant la voix de sa conscience, qu'on acquiert la conviction de l'existence et de la présence continuelle de Dieu. La conscience ne ment jamais; c'est un rayon de la divinité qui nous éclaire sur ce qui est essentiellement juste, bon et vrai; c'est le plus beau présent que Dieu a fait à l'homme pour guider sa raison. Vous pouvez tromper les hommes, mais vous ne tromperez jamais Dieu ni votre conscience.

Souvenez-vous bien, mes Enfans, que si vous avez toujours devant les yeux la crainte de mal faire, parce que Dieu vous voit (1);

(1) « Craignez les Dieux, Télémaque! cette crainte est » le plus grand trésor du cœur de l'homme. Avec elle vous » viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs » purs, la vraie liberté, la douce abondance, et la gloire sans » tache. » FÉNÉLON.

si vous avez une entière confiance en sa justice et en sa bonté, vous serez toujours sages, et vous jouirez d'un bonheur pur que toute la méchanceté des hommes, que toutes les adversités ne pourront jamais troubler.

Qu'il est consolant pour celui qui remplit bien ses devoirs, de penser que le Juge suprême qui lit dans tous les cœurs, sonde à chaque minute les replis de notre ame ! de pouvoir se dire à la fin de chaque journée : j'ai réprimé mes passions, je n'ai affligé personne, j'ai fait tout le bien qu'il m'a été possible. O mes enfans ! que le sommeil est doux, quand il nous surprend au milieu d'idées aussi consolantes ! L'homme de bien les doit à la persuasion où il est, je ne puis trop vous le répéter, que Dieu le voit sans cesse !

Religion. Vous savez, mes Enfans, qu'il est un sentiment intérieur et naturel qui nous apprend qu'il y a un Dieu; que c'est de lui que nous tenons l'être; que c'est lui qui nous conserve; que c'est à lui que nous devons avoir recours dans tous les instans de notre vie; que sa main bienfaisante pourvoit à nos besoins; qu'ainsi le devoir le plus indispensable pour nous est d'honorer et de glorifier notre Créateur, de remercier notre bienfaiteur

et de mettre notre confiance dans notre conservateur. Tels sont, mes Enfans, les principes religieux que la nature a gravés dans le cœur de tous les hommes; et je suis persuadé qu'ils le sont particulièrement dans le vôtre.

Vous voyez donc que la religion est une vertu par laquelle l'homme communique spontanément et directement avec Dieu. C'est ce qu'on appelle la religion naturelle; elle est commune à tous les hommes. Mais il en est une seconde qui la dirige, qui la fortifie, et que Dieu lui-même a révélée aux hommes. C'est celle que nos ancêtres nous ont transmise; elle repose sur deux bases, dont il ne faut jamais s'écarter: L'une, c'est la Foi, qui nous fait croire fermement tout ce que Dieu a révélé à son Eglise, soit que ces vérités soient écrites, soit qu'elles nous viennent par la voie de la tradition. L'autre, c'est le Culte, qui consiste dans la pratique des cérémonies que l'Eglise prescrit.

Par l'une, vous devez croire l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, et les vérités contenues dans le *symbole*. Par l'autre, vous devez exécuter ponctuellement ce qui vous est ordonné par les *commandemens de Dieu et de l'Église*. Dans les uns vous trouverez ce

que la morale la plus épurée prescrit à tous les hommes; dans les autres, ce que doit faire un Chrétien fidèle à sa religion.

Quant à ce que vous avez à demander à Dieu, recourez à *l'Oraison Dominicale*; Cette prière que nous fournit l'évangile, est d'une simplicité touchante, elle renferme en peu de mots tout ce qui peut être l'objet des desirs du sage. Vous voyez donc, mes Enfans, que la religion que vous professez, consiste particulièrement dans trois choses: CROIRE, FAIRE, DEMANDER: croire les vérités contenues au *symbole*, faire ce qu'ordonnent les *Commandemens de Dieu et de l'Eglise*, et demander ce que renferme *l'Oraison Dominicale*. Gravez ces trois objets dans votre mémoire, mettez-les en pratique, et tous les jours nourrissez-vous des préceptes de l'EVANGILE.

D'après ce que je viens de vous dire, mes chers Enfans, j'espère que vous ne cesserez jamais de remplir avec exactitude vos devoirs religieux. Mais que ce soit toujours sans ostentation et sans hypocrisie; il vaudrait mieux que vous vous en abstinssiez que de les remplir en vue des hommes plutôt qu'en vue de Dieu. Que la satisfaction si douce et si pure d'avoir fait votre devoir, vous suffise. La

tranquillité de votre conscience est préférable à tous les vains applaudissemens des hommes. Dieu qui est là-haut vous juge pour l'éternité, et les hommes qui ne paraissent qu'un instant sur la terre, vous jugent pour le moment.

De la Morale.

La Morale, que les uns définissent la *science des mœurs*, et d'autres la *science de la vie*, est l'art de bien vivre avec soi et avec ses semblables, et d'être bon pour être heureux. A peine commençons-nous à entrer dans le monde, que nous avons des devoirs à remplir envers Dieu, envers nous, envers nos semblables, et envers la société. Il faut donc, mes Enfans, connaître ces devoirs et tâcher de ne point s'en écarter. Je vous ai parlé précédemment de ce que vous devez à Dieu: quant à vos autres devoirs, quoique la plûpart soient tracés dans les commandemens cités plus haut, je vais vous les indiquer sous une division qui vous les rendra peut-être plus présens à l'esprit.

Des devoirs envers vous-mêmes. Ces devoirs peuvent être considérés sous deux rapports: l'un physique, et l'autre moral; ils ont cela de commun, que la modération

en est la base. Les uns regardent la santé du corps, les autres la tranquillité de l'ame.

En vous donnant l'existence, Dieu vous a inspiré un grand attachement pour la vie, vous a défendu d'en disposer, et vous a fait un devoir de veiller à votre conservation. Vous devez donc éviter avec soin tout ce qui peut altérer votre santé, c'est-à-dire, les excès dans tous les genres. La gourmandise, la gloutonnerie, l'exercice immodéré, une oisiveté continuelle, la débauche quelqu'elle soit; voilà la source des maux qui, en minant la santé, affaiblissent les facultés de l'ame, avancent la vieillesse, en font ressentir les infirmités dans la force de l'âge, et enlèvent la plupart des hommes au milieu de leur carrière. C'est par la frugalité, par la tempérance, par des occupations modérées, et sur-tout, mes chers Enfans, par la chasteté, qui est une des vertus les plus belles et les plus utiles à l'homme, que l'on parvient à conserver le corps et l'ame dans un état de vigueur qui se soutient pendant de longues années. La propreté est encore une chose essentielle qu'il ne faut pas négliger. Non-seulement elle tient à la santé, mais elle annonce dans un jeune homme, un esprit d'ordre, d'arrangement et de goût, qui prévient en sa faveur.

La tranquillité de l'ame est troublée par des desirs immodérés, par l'envie, par l'intérêt, par l'ambition et par le mensonge. Fuyez donc ces tourmens de la vie. Apprenez le grand art de vous contenter de peu. Le bonheur ne réside point dans la possession d'une fortune immense, ni dans les jouissances multipliées de tout ce qui peut flatter les sens. Il habite avec une honnête médiocrité, doux fruit de la modération qui produit la paix de l'ame; et l'on n'en jouit qu'en bornant ses desirs à ce qui est bon, juste, vrai, et par conséquent nécessaire.

Un défaut trop commun parmi les jeunes gens, c'est la passion du jeu, passion infâme qu'un sordide intérêt enfante, et qui ne produit ordinairement que les remords, la misère et le désespoir. Le jeu occasionne les dettes, et les dettes occasionnent les inquiétudes, les chagrins, et finissent par engloutir les fortunes les plus brillantes. O mes Enfans! fuyez le jeu, fuyez cet appas trompeur d'un gain illégitime qu'on fait souvent aux dépens de l'amitié, quelquefois de l'honneur, et qui finit toujours par dévorer sa victime.

Ne contractez jamais de dettes; les dettes vous mettent sous la dépendance d'un créan-

cier ; ce que vous avez lui appartient ; il peut vous ruiner de fond en comble. Ah ! il vaut mieux manger un pain dur, abreuvé de vos sueurs, et qui soit à vous, que de jouir d'une existence agréable en apparence, mais dépendante d'un tiers, dont les besoins ou les caprices peuvent d'un instant à l'autre vous réduire à la mendicité.

Je vous recommande aussi de ne jamais voir avec les yeux de l'envie, le bien qui peut arriver à votre prochain. Vous devez au contraire l'en féliciter sincérement, sur-tout si ses vertus et ses talens lui ont valu ce surcroît de bonheur.

Que toutes les futilités du luxe et de la mode dans les habillemens, dans les meubles et dans la table, ne soient jamais l'objet de vos desirs. C'est le propre d'un sot ou d'un orgueilleux de ne chercher à briller que par un extérieur pompeux et par des objets de luxe ; c'est *l'âne chargé de reliques*. Ne courez donc point après ces bagatelles, et gardez-vous de satisfaire les fantaisies que vous pourriez avoir à ce sujet. Ces fantaisies sont non-seulement inutiles, mais ruineuses, parce qu'elles se multiplient à l'infini.

Qu'un vil intérêt ne soit jamais le mobile

de vos actions. On méprise celui qui témoigne sans cesse une avidité rapace pour l'argent; et même souvent on s'en méfie. Contentez-vous d'un gain légitime dans un état honnête. Marchez sur la ligne qui sépare l'avarice de la prodigalité; le chemin est encore assez large, vous y trouverez l'économie, la libéralité, la bienfaisance : vertus précieuses qui vous feront estimer de l'opulent, bénir du pauvre, et chérir de vos égaux.

Je ne vous dirai qu'un mot sur l'ambition, parce que c'est une passion que l'on connaît rarement dans l'adolescence. Je n'entends point ici par ambition, cette noble ardeur qui porte l'homme à se distinguer par ses vertus, par ses talens et par une conduite irréprochable; mais ce desir immodéré d'occuper les premières places, quoique l'on soit souvent dépourvu des talens nécessaires pour les remplir; cet esprit d'intrigue et d'astuce, qui trouve tous les moyens bons, quelqu'injustes qu'ils soient, pour parvenir au but; cette soif dévorante du pouvoir, qui dessèche l'ame, qui rend dur, orgueilleux, insupportable. L'ambition considérée sous ce dernier rapport, est une furie qui ronge sa victime, et qui prolonge son tourment jusqu'à la mort,

parce qu'elle est insatiable. C'est la plus cruelle de toutes les passions. Les desirs se succèdent et deviennent plus violens et plus impérieux à mesure qu'on les satisfait. J'espère, mes Enfans, que vous ne serez jamais atteints de cette espèce de rage qui ferait votre malheur et celui de tous ceux qui vous environneraient.

Je ne puis trop vous inspirer d'horreur pour le mensonge. C'est le propre du méchant de déguiser toujours la vérité, parce qu'il rougirait de paraître tel qu'il est. La funeste habitude de mentir met tout le monde en garde contre celui qui l'a malheureusement contractée. Plus de confiance en lui, la vérité même prend dans sa bouche la couleur du mensonge. Habituez-vous donc dès votre bas âge à ne jamais trahir la vérité. Si vous avez fait une faute, avouez-la. Cet aveu vous vaudra plus promptement votre pardon, et vous rendra plus estimable à mes yeux. L'homme franc, généralement estimé, jouit dans la société de mille avantages, dont est privé le menteur, le fourbe que l'on méprise.

Des devoirs envers vos semblables. Ces devoirs, mes chers Enfans, consistent à être justes, bons, obligeans, généreux. Ayez toujours devant les yeux cette maxime du

sage : *faites aux autres ce que vous voudriez que l'on fît pour vous* ; pratiquez-la, et je vous prédis que vous serez aimés de tout le monde.

Sachez distinguer les personnes ; les devoirs ne sont pas les mêmes à l'égard de tous ceux qui ont quelques relations avec vous. Père, mère, parens, supérieurs, égaux, inférieurs, malheureux, pauvres, impriment au sentiment différentes nuances, et par conséquent exigent des devoirs différens, qui cependant doivent tous prendre leur source dans un bon cœur et dans une belle ame.

La tendre affection que votre mère et moi, avons pour vous ; les soins que nous avons pris de votre enfance, et que nous prenons de votre éducation ; la sollicitude continuelle que nous cause votre sort futur : tout cela doit vous attacher à nous par les liens de l'amour et de la reconnaissance. En nous payant de retour, vous serrez des nœuds qui nous sont bien chers, et qui nous rendent heureux réciproquement. La mort seule pourra mettre un terme à notre union et à notre bonheur ; je dis notre bonheur, car vous craindrez de nous faire de la peine, comme nous craignons de ne pas faire tout ce qui peut contribuer à votre bien-être.

Que la tendresse, la confiance, la bonté

et la justice règnent entre vous, mes chers Enfans. L'union entre les frères est le spectacle le plus intéressant dans la société. On a toujours vu le Ciel bénir les familles où règne la concorde. Oui, cette concorde est une source de prospérité pour ceux qui ont le bonheur d'en jouir. Prêtez-vous donc un mutuel appui, entr'aidez-vous, secourez-vous, soutenez-vous comme de bons frères doivent le faire; mais que ce soit toujours dans les choses justes et honnêtes.

Ayez de l'attachement pour vos autres parens, et surtout du respect pour ceux que leur âge ou le degré de parenté mettent au-dessus de vous. Ne vous avisez jamais de mépriser ceux de vos parens qui se trouveraient dans l'indigence. S'ils sont vertueux et honnêtes, leur malheur doit les rendre plus intéressans, plus respectables à vos yeux. Secourez-les si vous le pouvez; et si vous n'en avez pas les moyens, adoucissez leur cruelle position en allant les voir, et en leur portant des paroles de consolation.

Vous devez le respect et la soumission à ceux que l'ordre des choses a établis vos supérieurs; vous leur devez votre estime, quand ils remplissent avec dignité leurs fonctions.

Vos égaux méritent également des attentions et des égards qui doivent être réciproques. Ne prenez jamais un ton de fierté ni de supériorité envers qui que ce soit, surtout envers vos égaux; ce serait le vrai moyen d'indisposer tout le monde contre vous, et de vous faire mépriser.

Soyez prévenans et honnêtes, non seulement envers vos supérieurs et vos égaux, mais envers vos inférieurs. Ceux-ci frappés de votre conduite généreuse à leur égard, vous estimeront davantage, vous chériront, et s'empresseront de vous rendre service en toute occasion.

Je crois n'avoir rien à vous dire sur vos devoirs envers les malheureux et les pauvres; je connais votre sensibilité et votre bon cœur. Quel plaisir! quelle jouissance on éprouve à secourir les infortunés! Vous avez eu quelquefois ce bonheur, et j'ai vu vos yeux se baigner des larmes de la joie et du sentiment, quand vous receviez les bénédictions du pauvre. Continuez, mes Enfans, à faire de bonnes actions; vous savez quelle douce récompense elles portent avec elles!

DE VOS DEVOIRS ENVERS LA SOCIÉTÉ. Quoique votre âge, mes chers Enfans, ne vous per-

mette pas encore de remplir ces devoirs dans toute leur étendue, je crois qu'il est à propos de vous les faire connaître, afin que vous en sentiez l'importance, et que vous vous mettiez le plutôt possible en état de pouvoir vous en acquitter. Le premier de ces devoirs est de chercher à vous rendre utile à la société par vos vertus, vos talens et votre instruction. Le second est d'être religieusement soumis aux lois, et d'être inviolablement attaché à votre Souverain. Le troisième est d'aimer votre gouvernement, et de défendre votre pays par tous les moyens que la nature vous a donnés. Sans patriotisme, sans courage et sans instruction, on est indigne de figurer dans les emplois, c'est-à-dire de mériter la confiance du prince et celle de ses concitoyens. C'est alors qu'on languit dans une honteuse obscurité, et qu'on est rangé parmi ces êtres inutiles que le mépris public accompagne en tous lieux.

Il ne suffit pas, mes chers Enfans, d'avoir un état; il faut encore le remplir avec la dignité convenable; il faut y apporter les qualités nécessaires. Ces qualités sont de deux sortes, les générales et les spéciales. Aux générales appartiennent un jugement sain, une probité à toute épreuve, un caractère doux

et prévenant, un noble désintéressement. Les qualités spéciales regardent l'instruction et toutes les connaissances particulières à l'état que vous embrassez. Si vous possédez les unes et les autres, vous jouirez de la considération de vos concitoyens, et vous aurez une existence très-honorable et très-agréable. Mais il en sera tout autrement, si au sortir de vos classes, vous vous laissez entraîner à l'apathie, à l'oisiveté, à la dissipation, au jeu, *etc.* Alors plus de goût pour le travail, plus d'application, plus de docilité aux avis qu'on pourra vous donner. Vous regarderez l'état auquel je vous destinerai, comme un fardeau insupportable. Vous ne ferez rien pour vous mettre en état de l'exercer. Au contraire vous fuirez tout ce qui pourra y avoir rapport ; les années s'écouleront dans l'oisiveté, dans l'ignorance, peut-être dans la débauche, et vous finirez par être odieux à vous-mêmes et aux autres. Alors vous ouvrirez les yeux, vous regretterez les momens perdus, mais il ne sera plus tems. Il faudra vous résoudre à passer le reste de votre vie dans l'opprobre et dans la misère ; et qui sait si l'inconduite ne vous précipitera pas dans le déshonneur ! O mes Enfans ! cette idée me fait frissonner.

D'après ce que je viens de vous dire, vous avouerez qu'on est bien coupable lorsqu'on néglige de prendre un état. Mais l'est-on moins lorsqu'après en avoir pris un, on l'exerce sans avoir aucune des qualités que j'ai rapportées ci-dessus ? Les uns manquent des connaissances nécessaires, et font, par leur ignorance, le plus grand tort à leurs concitoyens; d'autres péchant par les vices du cœur, sont le vrai fléau de la société. Ou c'est un sordide intérêt qui dirige toutes leurs actions, ou c'est un orgueil insupportable qui les fait détester de tout le monde. Ici une partialité révoltante ne produit que des injustices, là c'est une dureté de caractère qui est continuellement rebutante. J'aimerais mieux, mes Enfans, que vous fussiez sans état, que de vous en voir exercer un de manière à mériter de tels reproches.

Si malheureusement vous vous sentiez enclins à quelques-uns des vices que je viens de mettre sous vos yeux, cherchez à vous en corriger dès le principe; à votre âge on vient à bout de tout. Mais une fois qu'on a laissé prendre le dessus aux passions et qu'une funeste habitude les a enracinées, il n'est plus possible de se corriger. Socrate, le vertueux Socrate,

avait dans le cœur le germe de tous les vices; il se sentait un penchant singulier à la débauche, à l'ivrognerie, au jeu ; il était irascible, envieux, vindicatif. A peine fut-il dans l'adolescence, qu'il s'occupa sérieusement à mettre un frein à ses passions naissantes. Il eut quelque tems à combattre, enfin il parvint à les dompter. Sa vie fut un modèle de perfection, et il finit par mériter le beau surnom de *sage*. Après le supplice injuste que lui firent subir des monstres dont le nom est en horreur, on lui éleva des statues.

Vous voyez, mes Enfans, que si Socrate n'avait pas surmonté ses penchans vicieux, il serait resté confondu dans la foule, ou n'aurait peut-être marqué que par des crimes. Suivez donc son exemple, combattez avec force les vices et même les défauts vers lesquels vous vous sentirez le plus entraînés. Le premier instant du combat est le seul pénible. Vous verrez par la suite combien il est facile de remplir tous ses devoirs, de se faire estimer de ses concitoyens, et par conséquent de se rendre vraiment utile à la société.

De l'Éducation.

L'éducation se compose de deux choses qui doivent marcher de front : l'instruction, et

la civilité, ou l'éducation proprement dite. L'une ne devrait point aller sans l'autre. Un homme qui a de la civilité sans instruction, ressemble à un bel arbre dont les rameaux sont bien disposés, dont le feuillage flatte la vue, mais qui ne porte aucun fruit; il sert donc pour l'agrément et non pour l'utilité. Celui qui a de l'instruction sans civilité, ressemble à ces arbres difformes, qui portent des fruits, mais dont l'aspect est si désagréable qu'on n'en approche que pour y prendre le fruit; ils ne sont qu'utiles. Quant à ceux qui réunisssent le double avantage de l'agrément et de l'utilité, ils sont l'ornement des Vergers, fixent l'attention du maître, attirent tous ses soins et plaisent à tout le monde. Vous voyez donc, mes Enfans, combien il est agréable de réunir l'instruction et la civilité.

De l'instruction. Je ne m'étendrai pas ici sur l'utilité de l'instruction, ce que je vous ai dit précédemment doit vous en convaincre; et je vois à l'ardeur avec laquelle vous vous livrez au travail, que vous êtes persuadés que l'instruction est, après la vertu, le premier de tous les biens, et que sans elle vous seriez dans la société des êtres inutiles, à charge à vous-mêmes et aux autres. Je ne vous par-

lerai pas non plus du mode d'instruction; le gouvernement l'a prescrit et on le suit sans doute dans toutes les écoles. Je me bornerai donc à vous indiquer ici les objets sur lesquels je vous invite à diriger toute votre attention dans les différens cours que vous suivez.

Occupez-vous d'abord des principes de la langue Française (1); gravez-les tellement dans votre mémoire, que l'habitude de parler et d'écrire correctement vous soit comme naturelle (2), et que l'ortographe vous devienne aussi familière que la parole. Appliquez-vous à soigner votre écriture, cela peut vous être très-utile un jour; écrivez non seulement lisiblement, mais même avec netteté, et selon les règles de l'art.

Tout en étudiant le français, vous devez

---

(1) Il serait à souhaiter qu'on donnât aux enfans, en même tems, des petits élémens de *grammaire générale*. Celle de M. de Sacy est à leur portée, et leur convient parfaitement.

(2) « Bien parler sa langue est une chose assez difficile, plus rare que difficile, et plus utile encore que rare. C'est le cachet d'une bonne éducation. Celui qui parle bien sa langue est sûr d'être mieux accueilli dans la société... Oui, la langue maternelle est une monnaie courante qui, dans le commerce de la vie, nous attire de la considération à raison de la pureté de son titre... » (*Extrait du discours prononcé à l'ouverture de l'école de V..... en 1804.*

songer au latin; les principes en sont à-peu-près les mêmes, quoique le génie de la langue soit différent. Possédez à fond vos déclinaisons, vos conjugaisons et votre syntaxe. C'est la base sur laquelle doit reposer tout l'édifice de votre instruction classique. Si vous péchez par la base, toutes vos études sont perdues; vous resterez dix ans sur les bancs de l'école, sans y rien acquérir. Vous ne passerez aux belles-lettres, qu'après vous être mis dans le cas d'expliquer couramment Ciceron, surtout le *de Officiis*, Virgile, Horace, Ovide et Tite-Live. Quant à Phèdre, Cornelius-Nepos, Justin, Salluste, Velleius-Paterculus, César, Eutrope; on voit ces auteurs dans les classes inférieures Tacite est d'un autre genre et très-difficile à traduire. Pour rendre ses annales, il faut non-seulement bien posséder le latin, mais encore avoir des connaissances qui sont ordinairement au-dessus de la portée d'un élève. Avant d'arriver aux belles-lettres, prenez quelques notions de l'histoire poétique, c'est-à-dire de la mythologie, de la prosodie latine et française, afin de bien connaître le mécanisme des vers dans ces deux langues. Ne négligez pas non plus dans le cours de vos études, des petits élémens de

calcul, pour vous préparer aux mathématiques; des élémens de sphère et de géographie, d'histoire générale, qu'on peut diviser en histoire Sainte et Ecclésiastique, et en histoire profane, ancienne, moyenne, et moderne. Un petit Cours de logique ne serait peut-être pas déplacé avant celui de rhétorique; car avant de bien parler, il faut savoir bien raisonner.

Si vous possédez bien les différens objets dont je viens de vous entretenir, vous pouvez vous présenter aux belles-lettres. Ici vous verrez se déployer toutes les richesses des langues latine et française; on vous développera le grand art du poète et de l'orateur; on excitera votre admiration et votre enthousiasme pour les beaux modèles que vous aurez sous les yeux. Tous les genres de littérature vous seront démontrés. Il en est un que je vous recommande particulièrement, parce qu'il est d'un usage journalier; c'est l'*art épistolaire*. Au reste, en vous pénétrant de tout ce qui regarde le style, vous vous en formerez un qui vous facilitera les moyens d'écrire convenablement sur toutes sortes de sujets.

Les mathématiques sont une partie essentielle de vos études; adonnez-vous surtout à l'arithmétique, à l'algèbre et à la géométrie. Ensuite vient la physique, qui réunit l'agré-

ment à l'instruction, et qui est indispensable dans une éducation soignée.

C'est maintenant que je voudrais que vous reprissiez la géographie, la chronologie, l'histoire, et que vous en fissiez une étude plus approfondie. Vous n'en avez vu que les premiers élémens dans vos classes inférieures, cela ne suffit pas. Il en est de la géographie et de l'histoire, comme du style épistolaire; tous les jours on est dans le cas d'y recourir; la conversation, les livres, les journaux nous en font sentir le besoin à chaque instant; ce sont de ces choses qu'il est vraiment honteux d'ignorer. N'oublions pas le Dessin et l'Histoire naturelle, objets qui peuvent vous être un jour d'une grande utilité. Le dessin sur-tout est absolument nécessaire dans beaucoup d'états, et il est un délassement agréable pour ceux qui ont une profession étrangère à ce bel art.

Voilà, mes chers Enfans, ce à quoi je borne votre instruction considérée comme classique; tout ce que je vous ai indiqué est d'une nécessité absolue. Si vous possédez bien ces différens objets, vous serez sûrs de goûter, le reste de votre vie, un charme inconnu aux neuf dixièmes de vos concitoyens; vous sentirez alors tous les avantages de l'instruction; vous vous rappellerez ce beau passage où

Ciceron fait l'éloge des belles-lettres (1); et vous vous en ferez l'heureuse application dans tous les tems. Bien plus, lorsqu'à la fin de vos cours vous choisirez un état; si vous avez fait de bonnes études, vous acquerrez plus facilement les connaissances nécessaires à cet état. Mais, mes Enfans, je ne puis trop vous le répéter; il faut, pour bien réussir, que vous ayez contracté, dès vos plus tendres années, l'habitude et le goût du travail. C'est ainsi qu'en ont agi les plus grands hommes dans les Lettres, le Barreau et l'Eglise (2). La plûpart ne sont parvenus à un très-haut

(1) *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris: pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. Quòd si ipsi hæc neque attingere, neque sensu nostro gustare possemus, tamen ea mirari deberemus, etiam cùm in aliis videremus.*

Les lettres servent d'aliment à la jeunesse, font les délices de la vieillesse, embellissent la prospérité, consolent dans le malheur, et offrent un asyle aux infortunés. Elles occupent agréablement à la maison, et n'embarrassent point au dehors. Elles nous accompagnent la nuit, à la campagne et dans les voyages. Quand même nous ne les aurions pas cultivées ou que nous n'en sentirions pas tout le prix, nous devrions cependant en faire le plus grand cas et les admirer, en voyant les gens instruits en jouir d'une manière si délicieuse.

(1) Le célèbre évêque d'Avranche, Pierre-Daniel Huet, devrait servir de modèle aux jeunes gens. Voici comment il

degré de gloire, que parce qu'ils ont eu beaucoup d'ardeur pour le travail dès l'âge le plus tendre.

Passons maintenant à l'autre partie de l'éducation, je veux dire, la Civilité.

De la Civilité. Obligés de vivre continuellement ensemble, les hommes se doivent ré-

---

s'exprime en parlant de son goût et de son zèle pour l'étude:

« Je cède volontiers à beaucoup de gens studieux la gloire » du succès de leurs études; mais pour l'amour des lettres, je » ne le cède à personne du monde. J'ai apporté cette passion en » naissant. A peine avais-je quitté la mamelle, que je portais envie à ceux que je voyais lire. Je me figurais mille plaisirs, du » moment que je saurais lire comme eux. Quand on me mit à » l'étude, je m'y portais avec une ardeur qui me faisait quitter » tous les autres plaisirs de mon âge. Je volais de science en » science, et je croyais n'avoir rien appris, quand je voyais qu'il » me restait encore quelque chose à apprendre. Sitôt que je fus » maître de moi, je voulus connaître tous les princes de la littérature qui vivaient alors, et je recherchai leur amitié par mes » visites ou par mes lettres. Je fus connu d'eux, je fus aimé de » plusieurs, et je crus avoir part à l'estime de quelques-uns. A » l'âge de vingt ans, je me vis en commerce avec les Sirmonds, » les Petau, les Dupuy, les Bochart, les Blondel, les Labbe, » les Bouillaud, les Naudé, les Saumaise, les Heinsius, les » Vossius, les Selden, les Descartes, les Gassendi et les Ménage. » Ni le feu de la jeunesse, ni l'embarras des affaires, ni la diversité des emplois, ni la société de mes égaux, la plûpart d'inclinations fort différentes, ni le tracas du monde, n'ont pu » modérer cet amour indomptable de l'érudition, qui m'a toujours » possédé : et dans l'âge avancé où je suis, je la sens aussi vive » qu'au plus fort de mes études. »

ciproquement des égards auxquels ils ne peuvent manquer sans passer pour grossiers. La civilité qui fait le charme de la société, se compose de ces égards qui sont multipliés à l'infini, et qui ont pour principe l'abstinence de tout ce qui peut déplaire. On regarde aussi la civilité comme la théorie des bienséances, c'est-à-dire, la règle des diverses façons d'être et d'agir, adoptées dans le monde par les personnes les mieux élevées. Elle a pour objet de régler notre conduite, de telle sorte que nous ayons pour chacun, des manières honnêtes, prévenantes, engageantes, et que nous nous occupions continuellement à corriger ce que nos défauts ou nos opinions pourraient avoir de choquant pour ceux avec qui nous avons des relations.

On ne peut guère donner par écrit des préceptes de civilité; les ouvrages qui en ont traité, sont ordinairement ridicules par leur trivialité. L'exemple et le bon sens fournissent les meilleures leçons. Cependant je vous recommanderai, mes chers Enfans, la plus grande modestie dans votre air, dans votre démarche, beaucoup d'aisance dans votre maintien; le silence dans la société : un jeune homme ne doit guère y parler que lorsqu'il est interrogé;

beaucoup d'égards et d'attentions pour les personnes au-dessus de vous, soit par l'âge, soit par les fonctions qu'elles occupent; le plus profond respect pour les vieillards, pour les Magistrats, pour les Dames; la plus grande attention à régler toutes vos actions sur la décence et sur les convenances dans la société. Prenez pour modèles les personnes qui jouissent de la considération et de l'estime générales. Choisissez pour vos amis ceux de vos condisciples qui ont le goût de l'étude, et qui commencent à prendre les usages du monde, tout en se garantissant des ridicules dont se couvrent la plûpart des jeunes gens. Les modes exagérées, un air d'importance, l'oisiveté et les vices qu'elle entraîne; voilà ce qui révolte chez ces jeunes étourdis qui, seuls contens d'eux-mêmes, se rendent insupportables par leurs manières, et se font mépriser de tout le monde. N'affichez jamais dans les cercles une trop grande hardiesse qui dégénère en effronterie, ni une trop grande timidité qui donne ordinairement un air gauche et embarrassé. N'ouvrez la bouche qu'après avoir réfléchi sur ce que vous voulez dire; et énoncez-vous toujours avec brièveté et simplicité. Ne dites rien de désobligeant pour qui que ce

soit. Abstenez-vous de toute équivoque grossière, de toute épigramme, de toute causticité. N'interrompez jamais ceux qui parlent, c'est un défaut assez commun parmi les jeunes gens ; il ne faut jamais contredire qu'avec la plus grande circonspection ; la contradiction par habitude annonce un esprit d'aigreur et de dispute, un caractère méchant. N'humiliez personne, de crainte d'être humilié à votre tour. Enfin vivez avec les autres, comme vous seriez bien aise qu'ils vécussent avec vous.

Vous êtes peut-être surpris, mes Enfans, de ce que je ne vous ai pas encore parlé de la politesse ; c'est que la politesse n'ayant pour but que de plaire et de séduire, me paraît moins importante que la civilité, qui est d'une nécessité absolue. Je considère la politesse comme un rafinement des égards qui font la base de la civilité. C'est une riche broderie sur un bon habit de drap. La broderie est inutile sans l'habit, et l'habit peut se passer de la broderie ; de même la politesse ne peut aller sans la civilité, et la civilité peut aller sans la politesse. » La civilité, a dit Montesquieu, » vaut mieux que la politesse ; la politesse » flatte les vices des autres, et la civilité » nous empêche de mettre les nôtres au jour.

» C'est une barrière que les hommes mettent » entr'eux pour s'empêcher de se corrompre. Un autre auteur s'exprime ainsi sur la politesse : » Elle jette dans le commerce du monde beaucoup de vivacité et de charmes; elle » fait dire avec grace des choses senties ou » non; elle manifeste des sensations ou des » sentimens, mais elle prête aussi son voile » à la fausseté et au persifflage, à la bassesse » et à la flatterie. C'est une beauté qui mêle » tous les jours du clinquant avec de l'or pur, » des poisons parmi les fleurs. La civilité » plus austére et presque toujours négative, » n'a point de pareils dangers. »

Je n'appuierai donc pas beaucoup sur la politesse, dans le sens qu'entendent les deux auteurs que je viens de citer. Mais pour la civilité, les bienséances et les manières qu'on ne doit oublier dans aucune circonstance de la vie, je ne cesserai de vous les recommander.

Voilà, mes chers Enfans, le petit résumé des nombreux conseils que je vous ai donnés sur vos devoirs envers Dieu, envers vous-mêmes, envers vos semblables. Méditez-les,

ne vous en écartez jamais, et vous aurez la douce satisfaction d'être comptés au nombre des hommes estimables, qui, utiles à leur pays, jouissent d'une considération justement méritée.

ABRÉGÉ

DES

PRINCIPES

DE L'ART ÉPISTOLAIRE;

EXTRAITS DES AUTEURS QUI ONT LE MIEUX ÉCRIT SUR CETTE PARTIE.

ALTHOUSE

TELEGRAPHS

à mes Enfans.

Mes Enfans,

Je vous ai toujours recommandé deux choses importantes, que je regarde comme le cachet d'une bonne éducation (*) : la première est la pureté du langage, la seconde est l'art de bien écrire une lettre. Il est difficile que les jeunes gens qui possèdent ces deux talens, n'en retirent pas un jour de grands avantages dans la société. Bien parler, bien écrire, sont deux qualités fort rares ; trop heureux celui qui peut encore y ajouter celle de bien

(*) Je ne parle pas ici de la bonne conduite, parce qu'elle est la base de toute bonne éducation, et par conséquent en est inséparable.

penser. *C'est alors qu'estimé, recherché et aimé de ses Concitoyens, il est assuré de fournir une carrière honorable en se rendant utile à son pays.*

Je ne vous dirai rien ici de l'art de bien parler. *Les cours que vous suivez en ont pour base les principes des langues latine et française, l'heureuse habitude qu'ont contractée vos estimables Professeurs, de vous faire composer en orthographe, l'attention que j'ai de ne vous passer aucun mot défectueux dans la conversation; enfin le* Dictionnaire des Locutions vicieuses, corrigées, *qui termine ce recueil, tout cela doit vous conduire au but que je me propose, celui de vous entendre parler correctement. Je n'entrerai donc dans aucun détail à ce sujet.*

Il n'en est pas de même de l'art épistolaire; il me semble que cette partie n'est pas assez cultivée dans les Ecoles publiques,

La plupart des livres qui en traitent sont si mauvais, et les bons si étendus, que je me suis décidé à faire des extraits de ces derniers, et à resserrer en peu de lignes ce que j'y ai trouvé de meilleur. Je crois n'avoir oublié aucun des détails essentiels; je les ai peut-être poussés un peu trop loin. Mais il vaut mieux être prolixe que trop concis avec les enfans. Ce petit abrégé n'est point destiné aux personnes du monde; je l'adresse à vous et à vos jeunes condisciples, qui désirant s'instruire, aiment à trouver les notions les plus détaillées dans les livres qu'ils consultent.

Ce n'est point mon ouvrage que je vous mets entre les mains; c'est celui du petit nombre de gens de goût, qui ont traité de l'art épistolaire, et dont je me suis même souvent fait un devoir de respecter la diction. Je n'ai donc eu d'autre peine, après avoir fait mes extraits, que de les classer

penser. C'est alors qu'estimé, recherché et aimé de ses Concitoyens, il est assuré de fournir une carrière honorable en se rendant utile à son pays.

Je ne vous dirai rien ici de l'art de bien parler. Les cours que vous suivez et qui ont pour base les principes des langues latine et française, l'heureuse habitude qu'ont contractée vos estimables Professeurs, de vous faire composer en orthographe, l'attention que j'ai de ne vous passer aucun mot défectueux dans la conversation; enfin le Dictionnaire des Locutions vicieuses, corrigées, qui termine ce recueil, tout cela doit vous conduire au but que je me propose, celui de vous entendre parler correctement. Je n'entrerai donc dans aucun détail à ce sujet.

Il n'en est pas de même de l'art épistolaire; il me semble que cette partie n'est pas assez cultivée dans les Ecoles publiques.

La plupart des livres qui en traitent sont si mauvais, et les bons si étendus, que je me suis décidé à faire des extraits de ces derniers, et à resserrer en peu de lignes ce que j'y ai trouvé de meilleur. Je crois n'avoir oublié aucun des détails essentiels ; je les ai peut-être poussés un peu trop loin. Mais il vaut mieux être prolixe que trop concis avec les enfans. Ce petit abrégé n'est point destiné aux personnes du monde ; je l'adresse à vous et à vos jeunes condisciples, qui désirant s'instruire, aiment à trouver les notions les plus détaillées dans les livres qu'ils consultent.

Ce n'est point mon ouvrage que je vous mets entre les mains ; c'est celui du petit nombre de gens de goût, qui ont traité de l'art épistolaire, et dont je me suis même souvent fait un devoir de respecter la diction. Je n'ai donc eu d'autre peine, après avoir fait mes extraits, que de les classer

dans l'ordre qui m'a paru le plus convenable. J'y ai cependant semé de tems en tems quelques réflexions. Je desire bien sincérement, mes Enfans, que vous tiriez plus de fruits de ce petit volume, que de plusieurs autres qui auroient pu vous fatiguer par leur longueur.

Voici la division de mon travail : je parle d'abord de l'importance de l'art épistolaire et de ce qui constitue en général une lettre bien écrite ; je passe de-là au style épistolaire ; puis j'établis les règles générales de cet art ; je traite des égards et des bienséances dans la correspondance ; le cérémonial vient ensuite : il est suivi d'une notice sur les différentes espèces de lettres. J'ai indiqué à la fin du volume les auteurs qui se sont distingués dans le genre épistolaire, chez les Grecs, chez les Latins, chez les Français, les Anglais, les Italiens, etc.

« Je vous ai donné peu de modèles de lettres, mais j'ai tâché de les bien choisir, tant pour le style que pour les conseils que la plupart renferment ; il m'a paru inutile d'en ajouter un plus grand nombre : je préfère, mes enfans, vous renvoyer à la source en vous désignant les meilleurs auteurs des différens âges, des différentes Nations et des différens genres. J'ai même quelquefois indiqué les meilleures lettres des Auteurs dont la réputation a beaucoup diminué, tels que Balzac, Voiture, Bussy-Rabutin ; car il n'est pas nécessaire que vous lisiez tout : un bon choix vous sera plus avantageux. Il y a peu d'Ecoles qui n'aient une bibliothèque où se trouvent les meilleurs épistolographes, comme Ciceron, Pline, Mesdames de Sevigné et Maintenon, un choix de lettres de Voltaire, etc. C'est aux Instituteurs à puiser dans ces sources fécondes ce qui convient aux Elèves.

Tel est, mes chers Enfans, le petit ouvrage que j'ai entrepris pour vous; recevez-le comme un gage de ma tendre affection, et comme un témoignage du desir que j'ai de voir perfectionner votre éducation. Vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde; vous êtes l'objet de toutes mes pensées, et votre bien-être est le but de mes travaux. Je ne vous demande pour toute reconnoissance, que de l'application à vos devoirs, de l'amenité et des égards pour ceux qui vous environnent, et surtout une conduite exempte de reproches. Agissez ainsi, et tout en faisant mon bonheur, vous aurez travaillé au vôtre, qui sera, je l'espère, aussi inaltérable que mon attachement pour vous.

ABRÉGÉ

DES

PRINCIPES

De l'Art Epistolaire

On ne doit point négliger dans les premières études l'Art épistolaire (1); ce genre de composition est d'un usage si fréquent dans la vie, que non seulement il est honteux mais même quelquefois très-préjudiciable de l'ignorer. Cet art fait ressortir le mérite, embellit jusqu'à la médiocrité, et dispose favorablement en faveur de

(1) Le mot *épitre* (autrefois *épistre*) maintenant *lettre* vient du latin *epistola* formé de deux mots grecs *stello* j'envoie, et *epi* vers, *envoyer vers quelqu'un*; c'est ce qui a fait donner aux *lettres* le nom de *missives*.

ceux qui le possèdent. Souvent il décide de la fortune ou du malheur d'un particulier. Enfin c'est un des objets les plus importans de l'éducation. Pourquoi, malgré son utilité, est-il donc si peu cultivé ? » Il faut avouer que la plupart des jeunes gens qui entrent dans le monde, et ceux même qui parlent bien, sont si peu formés à ce style, qu'ils écrivent à peine raisonnablement.

Mal écrire une lettre, c'est décrier nous-même notre esprit ; c'est lui faire perdre l'opinion favorable qu'on en avait conçue dans la conversation.

Le talent de bien écrire est un moyen de réussir dont on a souvent lieu de faire usage : c'est en quelque sorte une autre manière de vivre avec les personnes que l'on aime ou à qui l'on veut plaire.

Ce qui constitue une lettre bien écrite, ne consiste pas seulement dans la correction du style, dans la clarté

du sens et dans l'exactitude à remplir les loix communes de la politesse ou du respect. C'est quelquefois en négligeant quelques-unes de ces règles, qu'on réussit le mieux (1). C'est une quantité de nuances qu'il faut saisir à propos; c'est l'attention à éviter l'affectation de l'esprit, et à prendre le ton que la circonstance exige; ce sont enfin les convenances particulières de personne à personne, qui forment autant de règles délicates qu'on observe mieux selon qu'on a plus de sens et d'esprit, et qui caractérisent le bon écrivain en ce genre. Mais cette habitude si nécessaire des bienséances ne s'acquiert dans une certaine perfection, que par la connaissance du usages du monde. Ce qu'on appelle les usages du monde, consiste dans la précision

(1) Madame de Sévigné en offre souvent la preuve. Il est certain qu'on ne peut pas faire une lettre par règles. C'est le sentiment seul qui doit faire loi, et le sentiment et les règles ne sont pas toujours d'accord. C'est à celles-ci à plier dans le genre de composition dont nous parlons.

avec laquelle on employe le savoir-vivre, la politesse, l'empressement ou la retenue, la familiarité ou le respect, l'enjouement ou le sérieux, le refus ou la complaisance, enfin tous les témoignages de devoirs ou d'égards qui forment le commerce de la société. Le manque d'habitude des usages du monde cause ordinairement une timidité dont l'espèce est différente selon que nous avons plus ou moins d'esprit. Dans cette situation les gens de bon sens s'embarrassent, mais sans trop de crainte qu'on s'apperçoive de leur trouble. Ils connaissent ce qui leur manque de ces mêmes usages, et leur amour-propre n'en est humilié qu'à un degré raisonnable. Chez les petits esprits, cette ignorance produit la mauvaise honte, faiblesse bien plus reprochable que le défaut qui l'a fait naître. Cette honte mal entendue est un soulevement de notre orgueil qui nous porte à affecter de savoir ce

que nous sentons bien que nous ignorons, ou à dissimuler grossièrement notre ignorance. C'est un manque de courage qui nous empêche d'avouer un tort qui serait à demi-effacé, si nous paraissions le connaître, et que nous augmentons encore, lorsque nous croyons le sauver par cette fausse confiance. Le défaut nous empêche de plaire, le remède mal choisi nous fait mépriser. »

Nous allons diviser en six sections, les notices que nous avons recueillies. La première section traitera du style épistolaire; la seconde, des règles générales à suivre pour se former à l'art épistolaire; la troisième, des égards et des bienséances dans la correspondance; la quatrième, du cérémonial; et la cinquième, des différentes espèces de lettres.

I°.

Du Style épistolaire.

Les règles du genre oratoire peuvent s'appliquer au genre épistolaire, qui n'est autre chose que le genre oratoire rabaissé au simple entretien. Si dans une lettre, on détourne, on exhorte, on console, on demande, on recommande, on reconcilie, on discute, alors on est dans le genre *délibératif*. Si on accuse, on se plaint, on menace, ou qu'on exige une réparation ; on emploie le genre *judiciaire*. Enfin si on loue, on blâme, on raconte, on félicite, remercie, on se retrouve dans le genre *démonstratif*.

Mais, en général, le style épistolaire doit être naïf ; l'esprit ne doit point trop s'y faire sentir. Une lettre étant une conversation entre gens absens, il faut écrire comme on parle. Cependant comme on a le tems de choisir et d'arranger ses idées, il faut

tâcher d'écrire un peu mieux qu'on ne parle, quand même on parle bien. Et même quand on écrirait à un ami, il faut soigner son style; c'est par-là qu'on s'habituera à toujours bien écrire.

On peut observer trois sortes de styles dans les lettres ; le *sublime*, le *simple*, et le *tempéré*.

Le style sublime se fait remarquer par la grandeur et l'élévation des pensées, par la richesse et la force des expressions, par la vivacité et la hardiesse des mouvemens, par la noblesse et la beauté des images. Il remplit l'ame d'un certain enthousiasme.

Le style simple convient aux lettres et aux conversations familières. Il est ennemi de tout ornement, de tout ce qui sent la pompe et l'apprêt ; il recherche l'enjouement, la gaieté, la vivacité, et même les charmes de la négligence.

Le style tempéré tient le milieu entre les deux précédens.

Quoique le style épistolaire doive être simple, cependant on peut compter autant d'espèces de lettres, qu'il y a de genres de discours ou de styles différens.

Le style familier et le style simple ne sont pas les mêmes. On ne peut écrire d'un style familier qu'à un ami, ou à quelqu'un au-dessous de soi, et on peut écrire d'un style simple à une personne d'un rang élevé.

Le style simple et naturel est le plus difficile à posséder. C'est celui qui a fait la grande réputation de M^de^. de Sévigné, et celle de M^de^. de Maintenon (1); aussi on ne peut trop relire leurs lettres, et tâcher d'en imiter la touche simple, délicate et naturelle.

Il faut éviter un style à prétention qui cesse d'être naturel, qui devient boursouflé, dur et d'une afféterie ridicule, ainsi qu'un style négligé

(1) On a dit de Madame de Maintenon, que personne ne savait mieux qu'elle terminer une lettre.

où les mots sont classés sans ordre, sans harmonie et sans réflexion. Ces deux excès sont également dangéreux.

IIe.

Règles Générales.

1°. Il faut distinguer les personnes auxquelles on écrit, et les sentimens qu'elles nous inspirent : outre les qualités et les liens d'amitié ou de reconnaissance, faisons encore attention à l'âge, au sexe, au rang, au tems, aux lieux et aux circonstances.

2°. Lorsqu'on écrit, on doit moins penser à soi qu'à celui à qui l'on écrit; et le plus sûr moyen de plaire, soit en écrivant, soit en parlant, est de s'oublier soi-même pour être tout entier aux autres, à leurs affections, à leurs plaisirs, à leurs intérêts.

3°. Un jeune homme qui débute dans la carrière épistolaire, doit suivre

d'abord le premier jet de l'imagination, laisser aller sa plume, ne consulter que la nature, écrire ce qu'il dirait, s'il parlait à la personne, être gai ou triste selon la circonstance. Mais on a le droit de corriger ses pensées, de leur donner une forme plus aimable, sans efforts, sans recherches. Il ne faut pas craindre de raturer un mot, de remplacer une phrase. On doit lire sa lettre, la plume à la main, souvent effacer, substituer, recommencer. C'est ainsi que l'on s'habituera par la suite à écrire sans gêne et sans être obligé de copier ce que l'on a d'abord écrit.

4°. Il serait bon que les jeunes-gens s'habituassent non seulement à lire de bons modèles, mais à chercher à les imiter, en écrivant tous les jours ou très-souvent des lettres sur toutes sortes de sujets, telles que lettres d'invitation, d'amitié, de complimens, de consolation, de reproches, de demandes, de refus, de reconnaissance,

d'affaires, de négoce, de procès, *etc. etc.* Ces sortes de compositions peuvent être de la plus grande utilité pour former le style, et un jeune homme, qui ferait un recueil de pareilles lettres pendant un an, jugerait de ses progrès, en comparant sa dernière lettre à la première.

Je conseillerais à plusieurs jeunes gens qui veulent se former à l'art épistolaire, d'établir un concours entr'eux ; c'est le moyen d'exciter l'émulation, de forcer au travail et de hâter les progrès. Mais il faut bien se garder de se servir des ouvrages intitulés : *Secrétaire de la Cour..... Secrétaire du Cabinet..... Modèles de lettres....*, Ce sont des livres très-mauvais, inutiles, et qui ne peuvent que perpétuer l'ignorance des personnes qui y ont recours. Malheur à celui qui se ne servant que des idées et des mots des autres, tue son imagination et son esprit en dédaignant de les cultiver.

5° Pour bien écrire et écrire avec facilité, il ne suffit pas seulement d'avoir de l'esprit naturel, il faut encore avoir de l'instruction. Il faut d'abord bien posséder sa langue, avoir une notion, au moins élémentaire, des principales sciences qu'il est honteux d'ignorer, tels que des petits élémens de belles-lettres, de géographie, d'histoire, de mythologie, de physique, d'histoire naturelle, *etc.* Plus on sera instruit, mieux et plus facilement on écrira. C'est des connaissances dans différens genres, que dépend la perfection de l'art épistolaire.

6°. Il faut éviter les longueurs dans une lettre; c'est le défaut le plus ordinaire, sur-tout dans les jeunes-gens qui remplissent très-souvent leurs lettres de détails inutiles. Il vaut mieux être trop court que languissant. On trouvera deux beaux exemples de brièveté dans les lettres de M^de^. de Sévigné. L'un a rapport au chevalier

de Nantouillet, et l'autre à Mr. Letellier Archevêque de Rheims. Il est impossible de voir un récit plus rapide; ce sont deux morceaux inimitables.

7°. Lorsque ce n'est point le sentiment qui dicte une lettre, il faut recourir à l'art, s'arrêter, considérer en gros ce qu'on veut écrire, se représenter la personne à qui l'on écrit, se monter au ton qui lui convient, et ensuite travailler. Chacun connaît ses forces et sent ses besoins. Ceux qui ne peuvent écrire d'un trait, font bien de jetter d'abord leurs idées sur le papier; il est même à propos, comme nous l'avons déjà dit, que les jeunes-gens qui commencent, corrigent leurs lettres, jusqu'à ce qu'ils aient pris l'habitude d'être exacts. On pardonne à leur âge de laisser paraître de l'art et de la timidité dans le style, défaut préférable aux redites, aux obscurités et aux vices de construction et de

grammaire. Un mot suffit dans une lettre ou dans la conversation, pour donner une mauvaise idée de leur esprit, de leurs sentimens, de leur éducation. Mde. de Sévigné raconte dans ses lettres, qu'un président accompagné de son fils, alla lui rendre visite. Ce jeune homme âgé de 20 ans avait une charmante figure et était d'une belle taille. Mde. de Sévigné lui dit qu'elle l'avait vu à cinq à six ans, et elle admira qu'on eût pu croître ainsi dans si peu de tems. « Sur cela, ajoute-t-elle dans son style inimitable, il sort une voix terrible de ce joli visage, qui me plante au nez d'un air ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours*; voilà qui fut fait; je lui trouvai des cornes, et s'il m'eût donné des coups de massue sur la tête, il ne m'aurait pas plus affligée. » Ce seul mot fut suffisant pour perdre à jamais ce jeune homme dans l'esprit de Mde. de Sévigné; il n'avait ce-

pendant fait que le prononcer, que serait-ce s'il l'eût écrit et signé? Un jeune homme qui écrit, envoie son portrait.

8°. Il faut avoir la plus scrupuleuse attention d'éviter de mal parler de personne dans ses lettres, ou d'écrire quelque chose qui puisse compromettre ou soi ou les autres. Il n'y a plus de remède, une fois qu'une lettre est envoyée. Il en est de même des lettres écrites dans la colère; il faut laisser au moins un jour ou deux d'intervalle entre l'instant où l'on finit sa lettre et l'instant de l'envoi.

Il ne faut se permettre dans une lettre aucune plaisanterie, sans être sûr qu'elle soit placée très-à-propos, car il est difficile dans les lettres de frapper juste; on ne sait pas dans quelle disposition sera celui à qui l'on écrit, lorsqu'il recevra la lettre. Les bons mots sont quelquefois très-dange-

reux ; ils ont ordinairement une teinte de malignité. On les jugera favorablement au premier abord ; puis en y revenant et en les rapprochant de quelqu'autre trait, on pourra en conclure un vice de caractère. Qu'on raconte les bons mots des autres, qu'on égaye une lettre par quelqu'aventure, rien n'est plus naturel ; mais qu'on le fasse de manière à éloigner de soi tout soupçon de méchanceté.

9°. Le lettres les mieux écrites sont ordinairement celles dont le cœur et une entière liberté font les frais. Quand le cœur dicte, il va plus vîte que la plume : mais quand il y a de la contrainte, l'esprit ne fournit qu'à regret ; on est stérile, on laboure, selon l'expression de Batteux, Les lettre de M^de^. de Sévigné à sa fille, sont des chefs-d'œuvre, parce qu'elles sont le fruit du cœur et de la liberté.

Elle était toujours en présence de sa fille ; elle en avait fait, comme on

le disait, sa pensée habituelle. Ajoutez à ce sentiment abondant, la lecture des livres d'agrément, beaucoup d'esprit et de gaité. Elle réussissait moins en écrivant à d'autres qu'à sa fille, parce qu'elle avait moins de liberté ou d'amitié. Aussi lui disait-elle : « je vous donne le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire, la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire; et puis le reste va comme il peut. »

III.e

Des égards et des bienséances.

Les égards et les bienséances sont des objets très-essentiels dans l'art épistolaire. On pardonne une faute de style, mais rarement un manque d'égards; l'esprit est plus indulgent que l'amour-propre (1). Il faut donc

(1) On raconte que M. de Louvois fit refuser à un vieil officier, une pension bien méritée, parceque dans la lettre de demande, l'officier se servit du mot *Monsieur* au lieu de *Monseigneur*.

bien prendre garde de choquer les personnes qui sont au-dessus de nous soit par leur crédit, leur rang ou leur savoir. L'expérience qu'ils ont leur fait juger sévèrement, d'après le style, les personnes qui leur écrivent. Ils ont le tact si fin, en fait d'égards, qu'il est difficile de leur échapper, quand on leur manque; un mot, un tour de phrase, la moindre expression est remarquée, sentie, jugée, et suffit pour faire rejetter non-seulement la demande que l'on fait dans le moment, mais toutes celles que l'on peut faire par la suite. L'amour-propre de ceux à qui l'on écrit, se pique facilement, et sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, quand on lui fait tort, grace ou justice.

Nous répétons ce que nous avons déjà dit, qu'il faut toujours se mettre en présence de ceux à qui l'on écrit, et bien sentir les rapports que l'on a avec eux. Ces rapports sont ou d'in-

férocité ou d'égalité ou de supériorité. Il faut bien prendre garde de manquer à ce que l'un ou l'autre exige. Un supérieur fait-il trop sentir ce qu'il est ? sa lettre lui vaut un ennemi. Un inférieur s'abaisse-t-il trop? on l'écrase. Un égal prend-il un certain ton? on l'humilie. Demande-t-on avec hardiesse? voilà un homme qui a trop de confiance. Demande-t-on avec timidité? c'est un homme qui se défie de lui-même: peut-être est-ce orgueil, *etc.* C'est donc à un esprit juste à saisir le point unique et à tâcher de s'y tenir.

Une chose qui n'est point à négliger, et qui tient également aux égards, c'est de faire attention aux sentimens dont sont affectés ceux à qui l'on écrit. S'ils sont dans la douleur, il ne faut pas leur écrire dans un genre gai, ni leur parler de plaisir. S'ils sont dans la misère, il ne faut pas leur vanter l'abondance où l'on se trouve,

S'ils ont quelques défauts soit au moral, soit au physique, il ne faut par chercher à les humilier, en faisant la critique de ces défauts dans une autre personne.

Il y a aussi des égards dûs à l'état, et à la condition de ceux à qui l'on écrit. Par exemple, le sacristain de l'église Cathédrale de Berlin ne les connaissait pas, lorsqu'il écrivait au Grand Frédéric :

» *Sire, j'avertis votre majesté* 1°. » *qu'il manque de livres de cantiques* » *pour la famille Royale. J'avertis* » *votre majesté* 2°. *qu'il manque du* » *bois pour chauffer, comme il faut,* » *la tribune royale. J'avertis votre ma-* » *jesté* 3°. *que la balustrade qui est* » *sur la rivière de l'église, menace* » *ruine.* » Signé Schmidt, Sacristain de la Cathédrale.

Frédéric, qui s'amusa beaucoup de cette lettre, y fit la réponse suivante :

» *J'avertis M. le sacristain Schmidt,* » 1°. *que ceux qui veulent chanter*

» *peuvent acheter des livres. J'avertis*
» *M. le sacristain Schmidt 2°. que ceux*
» *qui veulent se chauffer, peuvent*
» *acheter du bois. J'avertis M. le sa-*
» *cristain Schmidt 3°. que la balus-*
» *trade qui est sur la rivière ne le*
» *regarde point. Enfin j'avertis M. le*
» *sacristain Schmidt 4°. que je ne veux*
» *plus avoir de correspondance avec*
» *lui.* » Signé FRÉDÉRIC II. Roi de Prusse.

On voit que le manque d'égards est sans doute la cause qui a fait refuser à M. le sacristain Schmidt les objets de sa demande.

Les égards d'étiquette et de cérémonial adoptés dans chaque gouvernement, sont connus. Nous en parlerons plus bas. Mais les égards de respect et de considération dûs à l'état, et aux conditions des personnes, ne peuvent se prescrire. L'art n'enseigne que les principes généraux, c'est à la raison à en faire l'application dans les différentes circonstances de la vie, qui peuvent varier à l'infini.

IV.

Du Cérémonial.

Les Lettres doivent commencer et finir d'une manière aisée, sans affectation, sans fades complimens, sans expressions guindées. Chez les Grecs et les Romains, on écrivait (quant au cérémonial) aux premiers Magistrats de la république comme au dernier citoyen. Les formalités de l'inscription extérieure et intérieure des lettres, de leur suscription, de la date, des apostilles, étaient les mêmes pour tous. On commençait une lettre par ces mots : *A Sylla, Dictateur, salut*:. ou *A Ciceron, Consul, salut*; et on finissait par ceux-ci : *tâchez de vous bien porter;... soyez heureux; ... portez-vous bien...* Cette simplicité a commencé à s'altérer sous les Empereurs. On leur a prodigué le surnom de *divins*; et la basse adulation a imaginé

toutes sortes d'expressions avilissantes, dont on s'est servi en écrivant non-seulement aux souverains, mais à leurs grands officiers, et même aux Officiers subalternes.

En France, la révolution avait supprimé le cérémonial qui s'observait avant 1790; le genre épistolaire se ressentit du boulversement général; et à l'inspection d'une lettre écrite en 1793, il était facile de s'appercevoir de la confusion des états et des conditions. Mais depuis la fondation de l'Empire, l'ancien cérémonial est rétabli en grande partie; et peut-être deviendra-t-on aussi pointilleux sur cet article, qu'on était il y a 50 ans. En attendant, donnons quelques règles de bienséances à ce sujet.

On doit commencer une lettre d'égal à égal à peu près au quart de la hauteur du papier (1), c'est-à-dire, à trois doigts

(1) Le papier dont on se sert pour écrire une lettre, doit être grand *in*-4°. d'inférieur à supérieur, et petit *in*-4°.

du haut de la première page; et d'inférieur à supérieur, il faut commencer au-dessous du milieu de la page. Si la matière de la lettre doit finir trop bas, alors il faut la ménager de manière à avoir au moins deux lignes à mettre à la page suivante pour terminer.

La suscription *Monsieur* ou *Madame*, doit se placer hors ligne, à la tête d'une lettrre, et même à une assez grande distance du corps de la lettre, lorsque la personne à qui l'on écrit est au-dessus de soi, et qu'on veut lui témoigner beaucoup d'égards. Mais lorsqu'on écrit à un inférieur, cette suscription vient ordinairement dans la première ligne après les premiers

---

dans une correspondance ordinaire d'égal à égal. Le petit papier *in*-8°. ne peut servir que pour une correspondance familière, pour billets, poulets, commissions. *etc.* En général la feuille doit toujours être double quand même la lettre n'aurait que cinq à six lignes. On se sert ordinairement de papier *moyen in-folio*, dit *papier ministre*, lorsqu'on écrit aux Souverains, aux Princes, aux grands Dignitaires, aux Ministres, &c

mots, comme : *j'ai recu, Monsieur, la lettre* etc..... *Je suis très-reconnaissant, Madame, de la bonté*, etc.

Il faut faire attention que le premier mot du corps de la lettre, ne se lie pas d'une manière triviale avec celui de la suscription. Ainsi l'on ne dira pas:

Monsieur,

Votre chien est venu, etc.

Madame,

La chate Angora que vous m'avez etc.

Rien de plus ridicule et de plus impropre que ces sortes de liaisons.

Quand une lettre a plus de deux périodes, il convient de répéter dans le corps de la lettre, la suscription qui se trouve en tête.

Toute rature dans une lettre à un supérieur et même à un égal, est un manque de respect. Une rature n'est tolérée que dans une lettre familière à un ami.

Les abréviations sont aussi un manque d'égards. On ne doit point dire:

je vous prie, Mr. de faire..... je prie Mlle. de payer 40 fr. *que je dois à Simon pour* 10 *journées de travail.* Mais il faut écrire en toutes lettres, *Monsieur, Madame, quarante francs, dix.* Toute abréviation supposant le désir de terminer une lettre à la hâte, annonce qu'on n'a pas grand plaisir à s'entretenir avec la personne à qui l'on écrit; ce qui est un manque de délicatesse.

C'est une impolitesse impardonnable, dans une lettre comme dans la conversation, lorsque l'on fait mention des parens de ceux à qui l'on écrit ou à qui l'on parle, de dire simplement: *votre père, votre oncle, votre frère....* On doit écrire et dire, *Monsieur votre père, Monsieur votre oncle, Monsieur votre frère.....*

On ne doit guère charger que des amis, ou des personnes que l'on connaît particulièrement, de faire des complimens à un tiers; encore faut-il le faire

avec la bienséance et la politesse qu'exige l'urbanité française.

On doit éviter, comme nous l'avons déjà dit, les équivoques, les jeux de mots, les plaisanteries et les comparaisons forcées. Les expressions dont on se sert doivent être accommodées au rang et au génie des personnes à qui l'on écrit.

Il faut éviter d'exprimer tout vouloir impératif, même d'égal à égal : *Faites ceci.... Faites cela.....* Substituez à ces expressions dures et malhonnêtes : *Oserai-je vous prier de faire ceci.... Faites-moi le plaisir, l'amitié de faire cela.....*

Il faut, autant qu'il est possible, tâcher de lier la fin de sa lettre, qui emporte ordinairement quelque compliment ; de la lier, dis-je, d'une manière simple avec le corps de la lettre, et de l'amener par une transition heureuse. Mais il ne faut pas que ces façons de terminer une lettre soient

forcées, alors elles deviennent ridicules et donnent mauvaise opinion du goût de celui qui les emploie. Dans ce cas, il est plus à propos de suivre l'usage, et de placer la signature tout simplement après l'expression d'un sentiment de respect, de reconnaissance, d'estime ou d'attachement. Comme : *agréez, Madame, l'hommage de mon respect... Recevez avec bonté, Madame, l'assurance de mon respectueux attachement.. Comptez à jamais, Monsieur, sur la reconnaissance et l'attachement de....* Ces différentes locutions dépendent des rapports qui existent entre les personnes qui s'écrivent.

Le *très-humble et très-obéissant serviteur*, qui a été supprimé en France pendant la révolution, est maintenant d'usage. Autrefois on disputait beaucoup pour savoir si on voulait dire : *très-humble et très-obéissant*, ou simplement *très-affectionné serviteur* ; grande dispute également pour décider

s'il fallait écrire: *j'ai l'honneur d'être avec respect*, ou *je suis avec respect*. On préfère *je suis avec respect*; et on n'emploie guère le *j'ai l'honneur d'être*, que lorsqu'on ajoute : *avec considération* ou *estime*.

Voltaire en parlant de ces locutions finales, dit très-plaisamment: « César et Pompée s'appelaient dans le Sénat, *César* et *Pompée* : mais ces gens là ne savaient pas vivre, ils finissaient leurs lettres par *vale*, adieu. Nous étions, nous autres, il y a soixante ans, *affectionnés serviteurs* ; nous sommes devenus depuis, *très-humbles et très-obéissans* ; et actuellement *nous avons l'honneur d'être*. Je plains notre postérité; elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles formules. »

La date d'une lettre doit se placer au bas de la page où finit la lettre, à gauche ; parce qu'ordinairement les complimens et la signature occupent la droite du bas de cette page. Cepen-

dant il me semble que dans les lettres d'affaires, il est plus convenable de mettre la date au haut de la lettre. La date doit comprendre le lieu d'où l'on écrit, le jour, le mois et l'année. Il est impoli d'écrire une lettre sans la dater.

Les apostilles ou *post-scriptum* ne sont permis qu'entre parens et entre amis; encore faut-il en user modérément, et jamais dans une lettre à un supérieur, ou dans une lettre d'étiquette.

Il ne faut mettre le nom de la personne à qui l'on écrit, à l'angle gauche du haut ou du bas de la première page d'une lettre, que lorsqu'on a une correspondance très-chargée, et seulement pour éviter les erreurs en mettant l'adresse. Les Ministres, les commis, les gens en place, les négocians, *etc.* sont seuls dans ce cas, pour ne point confondre les adresses. Mais un simple particulier, qui n'a

qu'une lettre ou deux à écrire dans un mois, se rend ridicule et semble vouloir se donner un air d'importance, en mettant ainsi, sur la première page de sa lettre, le nom de la personne à qui il écrit.

Il n'est pas bienséant d'employer la main d'un autre en écrivant, si ce n'est dans les lettres d'affaires. Car dans celles de sentiment ou de familiarité, on ne peut avoir d'excuses que dans une maladie ou un accident à la main.

Passons à la manière de fermer une lettre. Cet article, paraîtra peut-être fastidieux aux personnes instruites; mais nous ne l'adressons qu'aux jeunes-gens qui n'ont aucune connaissance de ce qui concerne l'art épistolaire; et nous les prévenons qu'ils apprendront plus facilement et plus promptement à fermer une lettre en le voyant exécuter, qu'en en lisant la méthode. Cependant, comme on n'a pas toujours près de soi une personne au fait de

cette opération bien simple, nous allons tâcher de l'indiquer le plus clairement et le plus exactement qu'il nous sera possible.

On connaît plusieurs manières de fermer une lettre, mais la plus simple est toujours la meilleure.

1°. La manière la plus respectueuse de fermer une lettre, est de la mettre sous enveloppe. Pour y parvenir, vous pliez d'abord la feuille dans sa longueur, c'est-à-dire, que le pli que vous formez, aille du haut en bas; puis vous achevez de la plier en quatre, et vous vous disposez à faire l'enveloppe. Le papier de l'enveloppe doit être aussi propre que celui de la lettre. Pour fermer ainsi votre lettre, vous placez d'abord sur votre papier d'enveloppe votre lettre pliée en quatre et qui forme un carré long. Ensuite vous amenez au milieu les deux côtés du papier d'enveloppe, qui se trouvent aux extrémités du carré long, et vous les fixez à ce milieu avec

de la cire. Puis vous taillez les deux pointes latérales de manière à ce que les angles puissent un peu se croiser dans le milieu. On ne doit jamais se servir de ciseaux ni de couteaux pour faire une enveloppe. On déchire proprement, à l'aide d'un pli très-prononcé, l'excédant du papier destiné à former les pointes. On fixe ces deux pointes dans le milieu, par le moyen de la cire, et on finit l'enveloppe en les couvrant par le cachet qui les assujettit encore mieux.

On ne doit rien écrire en dedans de l'enveloppe, parce qu'on a coutume de la jetter sans y regarder.

Si les quatre pages d'une lettre sont remplies, il est de l'honnêteté de les couvrir d'un feuillet blanc, avant de mettre la lettre sous enveloppe.

On ne peut mettre une seconde lettre pour une autre personne, sous l'enveloppe de celle qu'on écrit, hors le cas d'une correspondance très-intime.

L'enveloppe est toujours de bienséance quand on écrit à une personne au-dessus de soi ou à un égal qui écrit lui-même sous enveloppe.

Quand il se trouve deux ou trois lignes sur la quatrième page d'une lettre, il est convenable de se servir d'une enveloppe.

2°. La manière la plus simple de fermer une lettre sans enveloppe, est de la plier d'abord dans sa largeur en trois parties, c'est-à-dire que la tranche du haut et celle du bas viennent aboutir au milieu en se recouvrant un peu. Ensuite vous repliez votre lettre dans un autre sens (qui correspond à la longueur) aussi en trois parties, dont deux sont égales, et la troisième a à peu-près la largeur d'un doigt. Vous glissez le côté de la marge intérieure sous un seul feuillet de cette troisième partie qui forme bande, et c'est au milieu de cette bande que se place le cachet.

3°. On peut encore fermer une lettre de la manière suivante: on plie le premier feuillet dans sa longueur en trois parties à-peu-près égales, puis les deux feuillets ensemble dans leur largeur, en trois autres parties dont les deux extrémités se rapprochent; de sorte que celle du milieu est de même longueur que les deux autres ensemble. On renverse ce qui reste du second feuillet sur le premier, et au second pli qu'on y fait, il ne reste qu'une bande dans laquelle on fait entrer le tout, et où l'on applique le cachet. Cette manière est moins usitée, moins simple, et moins décente que la précédente.

4°. Il arrive aussi quelquefois de plier le papier en deux dans sa largeur, puis en trois dans sa longueur, de manière qu'on peut lire ce que porte la lettre quoique cachetée. Cette manière ne convient qu'entre intimes amis et pour une correspondance peu

importante ; c'est ainsi qu'on plie communément les simples billets.

« Les billets, dit Mr. Philippon-la-Madelaine, supposent une sorte de familiarité entre ceux qui les écrivent: on en adresse à ses inférieurs; on n'en reçoit pas d'eux. Ils diffèrent d'une lettre en ce qu'ils n'exigent aucun cérémonial, qu'ils sont plus courts, qu'ils ne portent qu'un simple nom pour adresse ; que jusqu'à la manière tortillée ou bizarre de les plier, ils bravent toute étiquette: qu'enfin ils ne s'emploient guère que pour faire une invitation, annoncer un évènement, se donner une marque de souvenir et tenir lieu d'une visite. On écrit communément les billets, en se servant de la troisième personne; et sous ce rapport, ils demandent beaucoup d'attention, pour ne pas être amphibologiques. » On connait le billet écrit par Mr. de Morfontaine, Prévot des marchands, à Mr. B..... Il

était ainsi conçu : » Mr. le Prévot des marchands a l'honneur de prévenir M. B.... que Sa Majesté vient de lui accorder l'agrément de la charge de Secrétaire de l'Ordre du Saint-Esprit.» A qui cette charge fut-elle accordée? est-ce à M. de Morfontaine, ou à M. B...? M. B. crut que c'était lui-même qui était honoré de la faveur de Sa Majesté; il alla remercier M. de Morfontaine, mais il fut tout surpris et tout confus d'apprendre que ce n'était point des remercîmens, mais des complimens qu'il avait à faire à M. de Morfontaine, qui venait d'être revêtu de la charge en question.

Les lettres à cachet volant, sont celles dont le cachet est tellement placé, qu'on peut les ouvrir sans le briser. Elles n'ont lieu qu'entre amis, elles ne se mettent pas ordinairement à la poste; et on les ferme ainsi, afin que le porteur puisse en prendre connaissance.

5°. Les négocians ont souvent une manière particulière de fermer leurs lettres, sur-tout lorsqu'ils écrivent sur une demi-feuille. Au lieu de commencer à plier le papier dans sa largeur, comme nous l'avons dit à la seconde manière, ils le plient en trois dans la longueur, de sorte que les marges collatérales se rejoignent dans le milieu. Ils ramènent également le haut et le bas de la lettre au milieu, de manière à les croiser pour qu'on puisse glisser le cachet sous le feuillet supérieur..... Cette manière donne aux lettres la figure d'un carré long. Mais il arrive souvent qu'en les décachetant, celui qui les reçoit déchire et emporte la date avec le cachet.

Nous ne parlerons point des autres manières de fermer une lettre, et qui pour la plûpart sont difficiles, ridicules et ne sont guères qu'à l'usage du bas-peuple.

Quand on plie une lettre sans enve-

loppe, il faut avoir l'attention de placer la cire ou le pain-à-cacheter, de manière à ce qu'il n'endommage point l'écriture lorsqu'on brisera le cachet.

On ne doit se servir de pain-à-cacheter que pour ses amis, ses inférieurs ou ses égaux, sur-tout quand on est dans le cas de leur écrire souvent.

On emploie la cire, quand on écrit à une personne qui est au-dessus de soi. La cire rouge est un signe de plus grand respect. La cire noire ne s'emploie que dans le deuil. On prétend qu'autrefois il était incivil de se servir d'une autre cire, en écrivant à une personne en dignité qui est en deuil, quoique celui qui écrit n'y fût pas.

On prétend également que, quoique l'on fût en deuil, il était inconvenant de se servir de cire noire, en écrivant à une personne en dignité, parce que c'est une espèce de familiarité que de lui faire part (comme la couleur de la cire l'indique) qu'il est arrivé un

événement fâcheux dans votre famille.

J'ignore si ce pointilleux et singulier cérémonial est rétabli.

Les cires de couleurs, autres que la rouge et la noire, ne sont d'usage qu'entre amis ou égaux.

La bienséance exige qu'on ne pose qu'un seul cachet à une lettre, à moins qu'elle ne contienne sous enveloppe des objets précieux, et qu'on veuille la charger. Alors les réglemens des postes indiquent la manière dont il faut cacheter les lettres à charger. Deux, trois ou cinq cachets doivent être disposés sur l'enveloppe, de manière à ce qu'on ne puisse ouvrir l'un des côtés de l'enveloppe sans briser l'un des cachets.

On ne met jamais toutes les qualités d'une personne sur une adresse, rien n'est plus ridicule; on emploie seulement celle qui l'honore davantage. Si la personne à qui l'on écrit réside dans une ville éloignée, il est bon de désigner sur l'adresse à quel département

appartient cette ville ; et dans le cas où la ville serait considérable, il faut indiquer le nom de la rue où demeure le correspondant, et même le N°. de la maison, s'il est possible. Quand le lieu où l'on adresse la lettre n'a pas de bureau de poste, il convient de désigner le bureau le plus voisin.

Le devoir et l'honnêteté exigent que l'on réponde promptement à toutes les lettres que l'on reçoit (1), et que l'on y réponde par ordre, et article par article, à moins que dans la lettre qu'on a reçue, les égards aient été oubliés, les convenances méconnues, ou qu'elle ne renferme des injures ; alors on est dispensé de répondre.

---

(1) Il ne faut pas imiter l'exemple du fameux Cardinal Dubois. Un jour, Fontenelle le surprit jettant au feu un tas de lettres qu'il avait laissé s'accumuler sur sa table, sans les ouvrir. » Que faites-vous donc là, Monseigneur ? dit Fontenelle. Je fais des réponses, reprit le Cardinal, je me mets au courant. » N'y avait-il pas quelque chose de barbare dans cette manière un peu trop leste de *se mettre au courant* ? Peut-être le sort de vingt familles était attaché à ces lettres qui n'ont pas été lues..

Il faut avoir l'attention de toujours relire sa lettre avant de la fermer, et d'y mettre incessamment l'adresse, pour éviter la méprise du Maréchal de Brancas qui écrivit, par même courrier, au Ministre d'état et à son menuisier. S'étant trompé sur l'adresse, le Ministre reçut la lettre du menuisier, et celui-ci celle du Ministre.

Terminons cet article sur le cérémonial, par les formules dont on doit se servir, lorsqu'on écrit aux différentes puissances de l'Europe.

On écrit au Pape : *Très-Saint Père*, et en lui adressant la parole on dit : *Votre Sainteté.*

On écrit à l'Empereur de France et Roi d'Italie. *Sa Majesté Impériale et Royale ;* et en lui adressant la parole, on dit: *Votre Majesté.*

A l'Empereur d'Allemagne, même formule que la précédente.

A l'Empereur de Russie : *Sa Majesté Impériale* et *Votre Majesté.*

Au Roi d'Espagne : *Sa Majesté Catholique*, et *Votre Majesté.*

Au Roi d'Angleterre : *Sa Majesté Britannique*, et *Votre Majesté.*

Au Grand Turc : *au Très-Haut, Très-Puissant, Très-Magnanime et Invincible Prince, le Grand Empereur des Musulmans, Sultan*, et *Votre Hautesse.*

Au Roi de Naples et Sicile : *Sa Majesté le Roi de Naples et Sicile*, et *Votre Majesté.*

Au Vice-Roi d'Italie : *Son Altesse Impériale, le Vice Roi d'Italie*, et *Votre Altesse Impériale.*

Au Roi de Prusse : *Sa Majesté le Roi de Prusse*, et *Votre Majesté*, ainsi qu'à tous les autres Rois (1).

Au Président des États Unis : *Monsieur le Président.*

Au Landamman de la Suisse : *Votre Excellence.*

---

(1) Quand on se trouve sur le territoire de leur domination, on écrit simplement : AU ROI.

Aux Membres de la Diète Helvétique: *Messieurs.*

Au Grand Maître de Malthe : *Son Altesse Eminentissime*, et *Votre Altesse.*

Au Prince Héréditaire d'un Empire ou d'un Royaume : *Votre Altesse Impériale*, ou *Votre Altesse Royale.*

A un Cardinal : *Monseigneur* et *Votre Eminence.*

A un grand Dignitaire de l Empire: *Monseigneur* et *Votre Excellence.*

A un Ministre, même formule.

A un Ambassadeur, même formule, ou *Monsieur l'Ambassadeur* et *Votre Excellence.*

Les lettres adressées aux personnes dont nous venons de parler, finissent ordinairement par :

Je suis avec respect ou *avec un profond respect*,

Sire, ou *Monseigneur*,

De Votre Majesté ou *de Votre*

Altesse, ou de Votre Eminence,

Le très-humble et très-obéissant Serviteur.

On peut encore dire :

Recevez, Monsieur l'Ambassadeur, ou *Monseigneur, l'hommage de mon respect,* ou *l'assurance de ma Haute Considération.*

Il faut cependant remarquer que ces mots de *Haute Considération*, ne s'emploient guère que d'Ambassadeur à Ministre, ou autres personnages à-peu-près du même rang. Par-tout ailleurs c'est le mot de *respect* qui est le plus convenable.

V°.

Des différentes espèces de Lettres.

On peut dire en général, qu'il y a deux espèces de lettres : les unes, que certains écrivains ont appelées philosophiques ; ce sont celles où l'on traite

d'une manière libre quelques sujets littéraires. Les autres, que l'on nomme familières et qui ne sont qu'une espèce de conversation entre absens, *absentium mutuus sermo*. Ce sont de ces dernières dont nous nous occupons ici. On en connaît plusieurs espèces, telles que lettres d'*affaires*, lettres de *demande*, de *remercîment*, de *félicitation* d'*excuses*, etc. Nous avons établi ci-dessus des règles générales pour toutes sortes de lettres; mais il y en a quelques-unes qui peuvent s'appliquer plus particulièrement à chaque espèce; et nous en allons dire un mot.

Dans les *lettres d'affaires*, le style doit être simple, clair et précis. Elles excluent l'esprit et l'enjouement. On doit y dire ce qu'il faut, et rien de plus. Point de préambule, point de transition préparée. On doit plus s'occuper des choses que de la manière de les dire. Mais il faut toujours s'exprimer briévement, nettement et

sans équivoque. Madame de Maintenon est un bon modèle dans cette partie. Elle dit ce qu'il faut dire, le dit bien et ne dit que cela. Voici une lettre qu'elle écrivait en 1680, à Madame d'Aubigné, sa belle-sœur, dans laquelle on pourra comparer le prix des denrées de 1680 avec les prix actuels.

» Vous croirez bien, ma chère sœur, que je connais Paris mieux que vous. Dans ce même esprit, voici un projet de dépense, tel que je l'exécuterais, si j'étais hors de la Cour. »

» Vous êtes douze personnes: Monsieur et Madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers et un valet de chambre. »

	liv.	s.
Quinze livres de viande, à 5 s. la l. .	3	15
Deux pièces de rôti.	2	10
Du pain.	1	10
Le vin.	2	10
Le bois.	2	»
Le fruit.	1	10
La bougie.	»	10
La chandelle.	»	8

» Je compte quatre sols en vin pour vos quatre laquais et vos deux cochers ; c'est ce que Madame de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous en coûterait pas trois sous. J'en mets six pour votre valet de chambre et vingt pour vous deux, qui n'en buvez pas pour trois. »

» Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille qu'une demi-livre. »

» Je mets dix sols en bougie ; il y en a six à la livre, qui coûte une livre dix sols, et qui dure trois jours. »

» Je mets deux livres pour le bois. Cependant, vous n'en brûlerez que trois mois de l'année, et il ne faut que deux feux. »

» Je mets une livre dix sols pour le fruit. Le sucre ne coûte que onze sols la livre, et il n'en faut qu'un quarteron pour une compôte.

» Je mets deux pièces de rôti. On en épargne une, quand monsieur ou madame soupe ou dîne en ville. Mais aussi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. »

» Nous entendons le ménage. Vous pouvez bien, sans passer quinze livres, avoir une entrée, tantôt de saucisses, tantôt de langues de mouton, ou de fraise de veau; le gigot bourgeois, la pyramide éternelle, et la compôte que vous aimez tant. »

» Cela posé, et d'après ce que j'apprends à la Cour, ma chère enfant, votre dépense ne doit pas passer cent livres par semaine. C'est quatre cents livres par mois ; posons cinq cents, afin que les bagatelles, que j'oublie, ne se plaignent point que je leur fasse injustice. »

» Cinq cents livres par mois font :

	liv.
Pour votre dépense ordinaire de bouche.	6000.
Pour vos habits.	1000.
Pour loyer de maison. . . .	1000.
Pour gages et habits des gens. .	1000.
Pour les habits, l'opéra, et les magnificences de monsieur. .	3000.
TOTAL :	12000

» Tout cela n'est-il pas honnête ? Et le reste de votre revenu ne peut-il suffire à certaines dépenses extraordinaires, qu'on ne peut prévoir ou éluder : comme, quelques grands repas, l'entretien de deux carosses l'acquit de quelque petite dette » ? . .

» Adieu, mon enfant, aimez-moi, comme je vous aime. » (*a*.)

(*a*) On voit par cette lettre, écrite en 1680, que le prix des denrées a plus que doublé depuis cent vingt ans : cela seul la rendrait intéressante.

Les *lettres de demandes* doivent être écrites d'un ton modeste et respectueux, selon le rang, l'âge et la qualité de la personne à qui l'on écrit. Il faut s'attacher à convaincre et à plaire par les pensées justes et par le choix des expressions ; mais pour plaire et pour persuader avec plus de sûreté, il faut que l'art soit caché. Ce n'est point un petit talent que de louer avec finesse, que de flatter avec assez d'adresse, et de faire entrevoir qu'il est de l'intérêt de celui à qui l'on écrit d'accorder ce qu'on lui demande. Voltaire demandant à Monsieur s'Gravesande de le justifier auprès du Cardinal de Fleury, s'exprime ainsi :

» Vous vous souvenez, Monsieur, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde, pendant mon séjour en Hollande. Vous savez si nos prétendues disputes sur le *Spinosisme* et sur des matières de religion, ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce

mensonge, que vous avez daigné le réfuter publiquement; mais la calomnie a pénétré jusqu'à la cour de France, et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des aîles, et le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire, avec quelle noirceur on a écrit et parlé au Cardinal de *Fleury*. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture, que dans votre pays je me contenterais de mépriser, à votre exemple. »

» Souffrez donc, mon aimable et respectable Philosophe, que je vous supplie très-instamment, de m'aider à faire connaître la vérité. »

» Je n'ai point encore écrit au Cardinal, pour me justifier. C'est une posture trop humiliante, que celle d'un homme qui fait son apologie; mais c'est un bean rôle, que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, et je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Ecrivez au Cardinal; deux mots et votre nom feront beaucoup, je vous en réponds. »

» Il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, et je

me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde; l'amitié seule m'en a arraché. »

» En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite estime. »

Les *Lettres de remercîment* étant l'expression de la reconnaissance, doivent s'écrire facilement. Si l'on est bien pénétré du bienfait qu'on a reçu, le cœur trouve aisément les expressions convenables pour louer la générosité de celui qui a obligé.

Les *Lettres de recommandation* s'écrivent ordinairement avec la chaleur du sentiment; elles ont beaucoup de rapport avec les lettres de demande; mais la douceur et l'agrément du style doivent s'y faire remarquer. Il faut surtout faire ressortir les vertus, les qualités et les talens de

celui pour qui l'on s'intéresse, et donner à entendre qu'il sera avantageux à celui à qui l'on écrit, d'accorder l'objet de la demande. Voici une lettre de recommandation écrite par Ciceron à Silius, Pro-préteur de Bithinie, en faveur de Marcus Lenius Flaccius, son ami :

» Je n'aurais jamais cru que les expressions pussent me manquer; elles me manquent néanmoins pour vous recommander *Lenius*. Aussi vais-je m'expliquer en peu de mots, mais de manière que mes intentions ne seront point équivoques. Je ne puis vous exprimer toute l'estime que nous avons, mon frère et moi, pour *M. Lenius*. »

» Nous devons ces sentimens à quantité de services qu'il nous a rendus, et nous ne les devons pas moins à son extrême probité et à sa modestie singulière. Je ne l'ai vu partir qu'à regret. Je trouvais mille charmes dans son commerce, et ses sages conseils m'étaient fort utiles. »

» Mais, ne trouvez-vous pas qu'au lieu de manquer d'expressions, comme je l'avais dit, j'en emploie de superflues? »

« Je vous recommande *Lenius*, comme vous comprenez que je le dois, après vous en avoir parlé daus ces termes. »

» Je vous prie avec toutes les instances possibles, de terminer l'affaire qu'il a dans votre province, et de lui dire ce que vous croyez qu'il puisse faire de mieux. »

» Vous connaitrez en lui un homme très-doux et très-aimable. Tâchez de me le renvoyer incessamment, dégagé de toutes ses affaires. Vous obligerez également mon frère et moi. »

Les *Lettres de félicitation* ou *de condoléance* sont de deux espèces ; ou elles regardent les amis, alors elles sont faciles à faire, devant être l'expression du sentiment; ou elles sont de pure bienséance, et alors elles doivent être travaillées. On doit, si c'est une lettre de félicitation, vanter le mérite de la personne, la féliciter de la justice qu'on lui a rendue, lui parler des espérances qu'elle peut concevoir pour l'avenir, *etc. etc.*

Ces sortes de lettres doivent être courtes. En voici deux exemples : le premier est une lettre de Fléchier, et le second une lettre du duc de Montausier :

» Agréez, Monsieur, que je prenne part à la joie publique, sur le choix que le Roi a fait de vous, pour être premier président du premier parlement de France. La réputation de votre sagesse, de votre droiture, de votre équité avait déjà prévenu les esprits en votre faveur, et vous sembliez être fait pour cet auguste tribunal de justice. »

» Sa Majesté vous y a placé ; les peuples s'en réjouissent, par l'estime qu'ils ont pour vous, et par la protection qu'ils en espèrent, et moi par le respectueux attachement avec lequel, *etc.* »

Lettre du duc de Montausier au Dauphin, son élève, après la prise de Philisbourg.

Monseigneur,

» Je ne vous fais pas de complimens sur la prise de Philisbourg : vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie et *Vauban.*

Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure et d'intrépidité : ce sont des vertus héréditaires de votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui, et oubliant les vôtres : c'est sur quoi je vous fais mon compliment.»

Quant aux lettres de condoléance, elles exigent un style sérieux et un ton conforme à la douleur de celui à qui l'on écrit. On peut y semer quelques réflexions morales, philosophiques ou religieuses; mais il faut aussi qu'elles soient courtes. Les deux lettres suivantes peuvent servir de modèles.

Lettre à M. de R... sur la mort de son Epouse.

» Je sais, Monsieur, à quel point vous êtes touché de la perte que vous avez faite. Peu d'épouses ont mérité autant d'être pleurées. Sa douceur et sa piété vous avaient unis par des liens aussi étroits que ceux de l'hyménée.

Vous regrettez avec raison une société, qu'un attachement mutuel et une conformité d'humeur et de vertu vous avaient rendue si agréable. Mais vous savez, Monsieur, qu'il n'y a guère de bonheur durable, et que ces séparations si sensibles sont une des voies de la Providence. C'est un moyen dont Dieu se sert pour récompenser ceux qu'il appelle à lui, et pour éprouver la vertu de ceux qu'il laisse dans cette vie, *etc. etc.* »

Lettre à Madame D., sur la mort de sa mère.

» Vos larmes, ma chère amie, ont fait couler les miennes. Je voudrais bien tarir la source des unes et des autres; mais la juste douleur que vous ressentez, déchire mon cœur. Que je me précipiterais avec transport dans vos bras, pour vous consoler, pour mêler mes pleurs avec les vôtres! Que je me plains d'un cruel éloignement! Recevez au moins, comme un soulagement, les tendres mouvemens de mon cœur désolé. Il n'en fut jamais, ni de plus sensible, ni de plus affligé, *etc. etc.* »

Les *Lettres de reproches* exigent

beaucoup de circonspection et de prudence; il faut tempérer les reproches, et craindre qu'ils ne produisent un effet différent de celui qu'on se propose. La franchise et le naturel doivent surtout s'y faire remarquer. Nous en allons trouver des exemples dans trois lettres de Madame de Maintenon.

*A Monsieur d'*AUBIGNÉ, (1.)

» On n'est malheureux que par sa faute; ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés, l'un et l'autre, du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. »

(1.) Charles d'Aubigné, son frère. Il se plaignait toujours; il fut le tourment continuel de sa sœur, par sa mauvaise conduite, et par le mariage qu'il fit sans le lui avoir communiqué

» Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas remplis! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort; soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons point de vues trop vastes. Nous avons et le nécessaire et le commode; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées; vous pouvez vivre délicieusement, sans en faire de nouvelles; que désirez-vous de plus? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé! Lisez la vie de saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne serait que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur; si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules; il y faut de l'exercice, de

la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien tant que vous vous porterez mal; dès que le corps est dans l'abattement, l'ame est sans vigueur. Adieu; écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre. »

*A Mademoiselle d'*AUBIGNÉ.

» Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités; je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr, et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable, si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez, ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le Roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous, ni Saint-Cyr. Si le Roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province, avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si pendant

ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez; et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'évangile par cœur; et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre; et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi; ne vous flattez point, je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvû que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes, et criminelle devant Dieu. »

» Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile; je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire. »

A M. d'Aubigné, son frère.

» Je suis bien fâchée, mon cher frère, de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pu encore payer toutes mes dettes ; et vous sentez bien que c'est-là le premier usage que je dois faire de ma pension. Avec un peu d'économie, vous pourriez vivre à votre aise. Votre dissipation me perce le cœur ! Séparez-vous des plaisirs ; ils coûtent cent fois plus que les besoins... »

« Pardonnez ce petit sermon à mon amitié. Je ne serai heureuse qu'autant que vous le serez, et vous ne le serez qu'autant que vous serez vertueux. »

Les *Lettres descriptives* sont ordinairement écrites d'un style fleuri, chaud, rapide ; il peut aussi être léger, badin ou grave, selon le sujet que l'on traite ; mais il faut que l'art n'y paraisse pas. En voici un exemple dans la lettre de Pline le jeune à Tacite, sur la mort de Pline l'ancien.

» Vous me demandez des détails sur la

mort de mon oncle, afin de pouvoir, dites-vous, la transmettre tout entière à l'avenir. Je vous rends grace de votre intention. ans doute le souvenir éternel d'un fléau par lequel mon oncle a péri avec des peuples, promettait à son nom l'immortalité; sans doute ses ouvrages aussi l'en flattaient. Mais une ligne de Tacite la lui assure. Heureux celui à qui les Dieux ont accordé de faire des choses dignes d'être décrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues. Plus heureux celui qui en obtient à la fois ces deux faveurs. Tel a été le sort de mon oncle. J'obéis donc avec empressement à vos ordres, que j'aurais sollicités. »

» Mon oncle était à Misène, où il commandait la flotte. »

» Le 23 d'août, une heure environ après-midi, comme il était sur son lit, occupé à étudier, après avoir, suivant sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide, ma mère monte à sa chambre. Elle lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Mon oncle se lève : il examine le prodige, mais sans pouvoir reconnaître, à cause de la distance, que ce nuage montait du Vésuve. Il ressemblait à un grand pin : il en avait la cime, il en avait les branches. Sans doute

un vent souterrain le poussait avec impétuosité, et le soutenait dans les airs. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il était plus ou moins chargé ou de cailloux ou de cendres. »

» Mon oncle fut étonné : il crut ce phénomène digne d'être examiné de près. Vîte une galère, dit-il, et il m'invite à le suivre. J'aimai mieux rester pour étudier. Mon oncle sort donc seul, et, ses tablettes à la main, il s'embarque. »

» Cependant je continuai à étudier. Je prends le bain, je me couche ; mais je ne pouvais dormir. Le tremblement de terre qui, depuis plusieurs jours, agitait aux environs tous les bourgs et les villes même, augmentait à tout moment. Je me lève pour aller éveiller ma mère ; ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller. »

» Nous descendîmes dans la cour. Nous nous assîmes. Pour ne pas perdre mon temps, je me fis apporter Tite-Live. Je lis, je médite, j'extrais, comme j'aurais fait dans ma chambre. Etait-ce fermeté ? était-ce imprudence ? Je l'ignore : j'étais si jeune (1) ! Dans le

(1) Il n'avait alors que dix-huit ans.

moment arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement d'Espagne pour le voir. Il reproche à ma mère sa sécurité; à moi mon audace. Je ne levai seulement pas les yeux de dessus mon livre. Cependant les maisons chancelaient à un tel point, que nous résolûmes de quitter Misène. Le peuple épouvanté nous suivit; car la frayeur imite quelquefois la prudence. »

» Sortis de la ville, nous nous arrêtons. Nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le rivage qui s'élargissait sans cesse, couvert de poissons demeurés à sec, s'agitait à tout moment et repoussait fort loin la mer irritée qui retombait sur elle-même; tandis que devant nous s'avance des bornes de l'horison, un nuage noir, chargé de feux sombres, qui incessamment le déchirent et jaillissent en larges éclairs. »

» L'ami de mon oncle revient alors à la charge. Sauvez-vous, nous dit-il, c'est la volonté de votre oncle, s'il est vivant; et son vœu, s'il est mort. — Nous ignorons le sort de mon oncle, répondîmes-nous, et nous nous inquiéterions du nôtre! A ces mots l'Espagnol part. »

» Dans l'instant la nue s'abat des cieux

sur la mer, et l'enveloppe ; elle nous dérobe l'isle de Caprée et le promontoire de Misène. Sauve-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère ; sauve-toi ; tu le dois, et tu le peux, car tu es jeune ; mais moi, chargée d'embonpoint et d'années, pourvu que je ne sois pas cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère, point de salut pour moi qu'avec vous. — Je prends ma mère par la main, et je l'entraîne. — O mon fils, disait-elle en pleurant, je te retarde ! »

» Déjà la cendre commençait à tomber ; je tourne la tête : une épaisse fumée, qui inondait la terre comme un torrent, se précipitait vers nous. — Ma mère, quittons le grand chemin : la foule va nous étouffer dans les ténèbres qui accourent. A peine avions-nous quitté le grand chemin, il était nuit, la nuit la plus noire. Alors ce ne furent plus que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfants, que cris d'hommes. On entendait à travers les sanglots et avec les divers accents de la douleur : *Mon père* ! — *Mon fils !* — *Ma femme !* — On ne se reconnaissait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa destinée ; celui-là le sort de ses proches ; les uns imploraient les Dieux ; les autres cessaient d'y croire :

plusieurs appelaient la mort même contre la mort. On disait que l'on était maintenant enseveli avec le monde dans la dernière des nuits, dans celle qui devait être éternelle. — Et au milieu de tout cela, que de récits funestes! que de terreurs imaginaires! la frayeur outrait tout et croyait tout. »

» Cependant une lueur perce les ténèbres; c'était l'incendie qui approchait; mais il s'arrête, s'éteint; la nuit redouble, et avec la nuit la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos habits. Le dirai-je? Au milieu de cette scène d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte. Je me consolais de mourir dans cette pensée, *l'univers meurt.* »

» Enfin cette épaisse et noire vapeur peu-à-peu se dissipe et s'évapore; le jour ressuscite, même le soleil, mais terne et jaunâtre, tel qu'il se montre ordinairement dans une éclipse. Quel spectacle s'offrit alors à nos regards encore incertains et troublés! Toute la terre était ensevelie sous la cendre, comme elle l'est, en hiver, sous la neige. Le chemin était perdu. On cherche Misène; on le retrouve, on y retourne; on le reprend : car on l'avait en quelque sorte abandonné.

Nous reçûmes bientôt après des nouvelles de mon oncle. Hélas! nons avions toute raison d'en être inquiets! »

» Je vous ai dit qu'après nous avoir quittés à Misène, il était monté sur une galère. Il dirigea sa route vers *Rétine* et les autres bourgs menacés. Tout le monde en fuyait; il y entre. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la nue, il en suit tous les phénomènes, et à mesure il dictait. Mais déjà une cendre épaisse et brûlante s'abattait sur sa galère; déjà des pierres tombaient à l'entour; déjà le rivage était comblé de quartiers entiers de montagne. Mon oncle hésite s'il retournera sur ses pas, ou s'il gagnera la pleine mer. *La fortune seconde le courage*, s'écrie-t-il, *tournez vers Pomponianus.* Pomponianus était à Stabie. Mon oncle le trouve tout tremblant; il l'embrasse, l'encourage, et pour rassurer son ami par sa sécurité, demande un bain, se met ensuite à table, et soupe gaîment, ou du moins, ce qui ne prouverait pas moins de caractère, avec toutes les apparences de la gaîté. »

» Cependant le Vésuve s'enflammait de toutes parts dans la profondeur des ténèbres. *Ce sont des villages abandonnés qui brûlent*,

disait mon oncle à la foule, pour tâcher de la rassurer. Ensuite il se couche; il s'endort. Il dormait du sommeil le plus profond, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres : toutes les issues s'obstruaient. On court à lui; il fallut l'éveiller. Il se lève, il rejoint Pomponianus, et délibère avec lui et sa suite sur le parti qu'il faut prendre. Resteront-ils dans la maison? fuiront-ils dans la campagne? S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entr'ouvre, et s'ils fuient, aux pierres qui tombent? On choisit le dernier parti, la foule persuadée par la crainte, mon oncle convaincu par la raison.»

» On sort donc à l'instant de la ville, et pour toute précaution, on se couvre la tête d'oreillers. Le jour recommençait par-tout ailleurs; mais là continuait la nuit; nuit horrible! la nue en feu l'éclairait. Mon oncle voulut s'approcher du rivage, malgré la mer qui était encore grosse. Il descend, boit de l'eau, fait étendre un drap, et se couche. Tout-à-coup des flammes ardentes, précédées d'une odeur de soufre, brillent, et font fuir au loin tout le monde. Mon oncle, soutenu par deux esclaves, se lève, mais soudain suffoqué par la vapeur, il tombe: — et Pline est mort. ».

Les *Lettres de Conseils* doivent être écrites avec sagesse, sans pédanterie et de manière à ménager l'amour-propre de celui à qui l'on écrit, et à lui faire goûter ce qu'on lui dit, par la douceur et l'expresion de l'amitié. Voici quelques lettres de conseils, qui m'ont paru intéressantes.

A un jeune Homme, qui voulait faire imprimer ses oeuvres.

» Vous entrez, Monsieur, dans une carrière semée d'écueils. Je souhaite qu'en la parcourant, vous ayez le succès que vous méritez; mais dans cette lice épineuse, il faut également offrir, *et son front aux lauriers, et son nez aux nazardes.* C'est l'horoscope de tous les gens de lettres, tiré par un homme qui connaissait beaucoup et les hommes et les lettres, par le sage *Fontenelle.* Si les manœuvres de l'envie des littérateurs, les escroqueries des libraires et les cris des dogues de la littérature ne vous découragent point: *tibi robur et æs triplex.* Vous m'avez marqué trop de confiance, pour que je ne vous parle pas

avec franchise. Excusez ma sincérité en faveur des sentimens qui me l'inspirent, *etc. etc.* »

Lettre d'un vieux Philosophe, à une jeune Dame qui plaidait contre son Mari.

Madame,

» J'ai reçu les mémoires que vous avez bien voulu m'envoyer, touchant votre procès. Je ne suis point avocat, j'ai bientôt 75 ans, et je vais finir le procès que j'ai avec la nature. Je ne voudrais pas mourir sans voir la paix et l'union rétablies dans votre famille; ce sont les plus grands biens. Il vaut mieux prendre des arbitres que des procureurs. La raison et le véritable intérêt cherchent toujours des accommodemens. L'intérêt mal entendu et l'aigreur mettent des procédures à la place des procédés. Voilà tout ce que je connais dans le barreau. Votre époux passe pour un homme aussi judicieux qu'aimable : vous me montrez dans votre lettre les meilleurs sentimens, et vous êtes faits l'un et l'autre pour vous concilier, *etc.* »

« J'ai l'honneur d'être, *etc.* »

Lettre de Voltaire, à M. Helvétius.

» Mon cher ami, l'ami des Muses et de la

vérité, votre épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal envieux ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincèle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes, que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque ; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers, la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu; s'il y a dans la construction le moindre défaut; si une conjonction est oubliée ; enfin, si le

mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchassé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en fesait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talens; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; et puis voilà de plaisans devoirs! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître-d'hôtel. Quoi, pour être fermier général, on n'aurait pas la liberté de penser! Eh, morbleu, *Atticus* était fermier général, les chevaliers romains étaient fermiers généraux, et pensaient en romains. Continuez donc, *Atticus*. »

Lettre de Madame de Maintenon à la Duchesse de Bourgogne. (1)

» N'espérez pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre ; et s'il y en avait, il ne serait pas à la cour. »

» La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on se fait aux chagrins ; à la cour, on ne s'y habitue pas. »

» Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la providence. »

» Que M. le duc soit votre meilleur ami, et votre seul confident. Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres ; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une ame. »

» N'espérez pas que votre union soit parfaite. Les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour-à-tour avec douceur et avec patience. Il n'y en eut jamais sans quelque contradiction. »

(1) Cette lettre ne saurait être trop méditée, ni trop admirée. Toute jeune demoiselle destinée au grand monde devrait la savoir par cœur. Il faudrait qu'elle fût gravée EN LETTRES D'OR dans toutes les maisons d'éducation.

» Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances. Supportez les défauts de l'hymen, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts. C'est à vous à être soumise ; et c'est en vous soumettant à M. le Duc de Bourgogne, que vous règnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez ; sur lui, jamais. »

» N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes ; et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien. »

Demandez à Dieu de n'être point jalouse. N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches : le seul moyen est la patience et la douceur. L'impatience aigrit et aliène les cœurs ; la douceur les ramène. En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux ; les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques. Ils veulent les plaisirs et la liberté, et que les femmes y renoncent. N'examinez pas si leurs droits sont fondés ;

qu'il vous suffise qu'ils soient établis; ils sont les maîtres : il n'y a qu'à souffrir et obéir de bonne grace. »

» Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins; comptez que tôt ou tard tout est su : il est très-dangéreux d'écrire. »

» Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire s'il est redit. Comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps, et qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci (la cour) où tout se fait avec mystère. »

» Aimez vos enfans; voyez-les souvent; c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse et qu'une paysane puissent avoir. Jetez dans leurs cœurs les semences de toutes les vertus; et, en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes. Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état. Si vous êtes inaccessible vous ne serez pas aimée. »

» Détruisez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité. »

» N'épousez les passions de personne; c'est

à vous à les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures; et, par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens. »

» Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives; leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort. Ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absens, et n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans. Vous leur plairez moins dans le temps de leur faveur: ils vous estimeront quand leur accès sera passé. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir partout la paix. »

» Sanctifiez toutes vos vertus en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

« Aimez l'état; aimez la noblesse qui en est soutien; aimez les peuples; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez. Soulagez-les autant que vous pourrez. »

Aimez vos domestiques ; portez-les à Dieu ; faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice ; et que votre sagesse mette à leur desir la modération qu'ils devraient y mettre eux-mêmes. »

» En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne connaissez pas. »

» Ne soyez point trop attachée au plaisir ; il faut savoir s'en passer, et sur-tout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine. »

» On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation : elle est fausse, elle fait tomber dans de grands inconvéniens. »

» Ne vous laissez pas aller aux mouvemens intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les princes. Ils doivent donc toujours avoir un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude ; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pou-

voir de rendre service et de faire des heureux, est le vrai dédommagement des fatigues, des désagremens, de la servitude de votre état. »

» Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous pour obtenir des graces; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et quelque gloire qu'on vous y fasse envisager: aimez vos parens; mais que la France soit votre seule patrie: la France ne vous aimera qu'autant que vous saurez l'aimer. »

« Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages. »

Lettre sur l'attention et l'emploi du temps.

Mon cher enfant,

» Votre compagnon d'études partit la semaine dernière pour la Hollande; et il sera, je crois, à Leipsic, bientôt après la réception de la présente. Vous aurez soin de le recevoir avec la plus grande politesse, et de lui rendre tous les services dont vous serez capable, tant que vous serez ensemble; dites

lui que je vous ai écrit à ce sujet. Comme il est plus âgé que vous, il doit avoir plus de connaissances et de lumières ; en ce cas, tâchez de l'égaler ; mais s'il en est autrement, gardez-vous bien de lui faire sentir votre supériorité ; il la découvrira assez par lui-même, sans que vous vous en mêliez, car c'est une chose que l'on ne peut empêcher ; mais il n'y a rien de plus insultant, de plus mortifiant, rien enfin qu'on pardonne moins, que les peines que l'on se donne ouvertement pour faire sentir à un homme combien il nous est inférieur. »

» Une bonne éducation soutenue d'un bon naturel, nous porte plutôt à aider les autres, et à les élever jusqu'à nous, qu'à les mortifier et à les humilier ; et, dans le vrai, il y va de notre intérêt, puisque c'est le moyen de nous faire des amis, au lieu de nous attirer des ennemis. »

» L'usage constant de ce que les Français appellent *attentions*, est un des ressorts les plus nécessaires de l'art de plaire ; elles flattent l'amour-propre de ceux à qui on les témoigne ; elles engagent, elles captivent plus que des choses d'une importance plus considérable. — Chacun est obligé de remplir

les devoirs de la société; mais les attentions sont des actes volontaires, des offrandes libres, faites par la bonne éducation, et qui partent d'un bon cœur. Les femmes y ont un droit tout particulier; et la moindre omission à cet égard, est la preuve évidente d'une mauvaise éducation. »

» Employez-vous votre temps de la manière la plus utile? Je ne veux pas dire: étudiez-vous depuis le matin jusqu'au soir? Je ne l'exigerai jamais. J'ai seulement intention de vous demander, si vous tirez le meilleur parti possible de la manière dont vous distribuez votre temps. Pendant que vous étudiez, pensez-vous sérieusement à ce que vous faites? Lorsque vous vous divertissez, le faites-vous avec vivacité? Dans les récréations même il y a moyen d'employer très-utilement une partie de son temps. Si elles sont inutiles et frivoles, c'est un temps pis que perdu, car elles vous feront contracter l'habitude de la frivolité. Tout jeu, tout divertissement ou amusement, où l'esprit ni les sens n'ont point de part, est, à mon avis, une chose frivole et la ressource d'un petit esprit, qui, ou ne pense pas, ou n'aime

pas à penser. Les plaisirs d'un homme d'esprit flattent les sens et forment l'esprit. »

» J'espère qu'il ne se trouve pas de tems dans la journée, pendant lequel vous ne fassiez absolument rien du tout. L'oisiveté à votre âge serait une chose impardonnable. »

» Mandez-moi, quels sont les livres latins, français, allemands que vous lisez. Rendez-moi, je vous prie, un compte détaillé et fidèle de toutes ces particularités; car rien de ce qui vous regarde ne m'est indifférent. »

» J'espère aussi, que vous avez grand soin de tenir votre personne, et particulièrement votre bouche, très-propre; la décence ordinaire le demande. Une exacte propreté contribue encore à la santé. Si vous ne tenez pas votre bouche propre, en la lavant soigneusement tous les matins, et après les repas, elle pourra contracter une odeur dégoûtante; vos dents se gâteront et vous causeront des douleurs »

» La propreté dans votre habillement est aussi fort convenable à votre âge; la négligence sur cet article annonce une indifférence pour plaire, qui ne convient point du tout à un jeune homme. »

» Dans la circonstance présente où vous

vous trouvez, votre but principal doit être de faire, dans la dernière perfection, tout ce que vous avez à faire. Si vous pouvez atteindre à la perfection, tant mieux pour vous; sinon, vous aurez au moins, par vos efforts, l'avantage d'en approcher beaucoup plus que si vous ne le tentiez point du tout. Adieu, parlez distinctement et avec grace. »

Les *Lettres d'excuses* (1) doivent être graves et sérieuses. On ne doit point plaisanter en fait de procédés. Celui qui pardonne veut que l'on paraisse au moins se repentir. Dans ces sortes de lettres, on doit établir une légère discussion sur le fait, amener une explication propre à l'atténuer, recourir à l'intention que l'on a eue, renouveller une protestation de respect et d'attachement, un desir bien prononcé de recouvrer les bonnes

(1) On ne doit pas se servir de l'expression *demander excuse*, parce qu'on ne doit demander qu'une chose qui peut s'accorder; or on ne peut pas *accorder des excuses*. Il faut donc dire : *Faire ces excuses.... Je vous fais excuse..., Je vous fais mes excuses..., Agréez mes excuses....*

grâces perdues, *etc.* Le badinage peut quelquefois y trouver place, mais il faut beaucoup d'adresse pour l'y faire entrer d'une manière heureuse; une plaisanterie employée mal-à-propos est quelquefois dans le cas d'aggraver la faute au lieu de la faire excuser. Voici deux lettres d'excuses qui suffiront pour donner une idée de ce genre, dont les modèles sont assez rares.

*Lettre de M.r ** à M.r **, pour s'excuser d'avoir cru trop légèrement de fausses imputations.*

» Quand on a fait une injustice, on doit la réparer. Monsieur, je répare la mienne. Pardonnez au zèle qu'a naturellement tout galant homme pour l'honneur, quand ses droits lui paraissent lésés. Vous êtes à plaindre, Monsieur, bien à plaindre; beaucoup moins cependant, que si les choses étaient comme je l'avais cru d'abord. Vous avez le témoignage de votre conscience en votre faveur. Je ne saurais trouver des termes assez forts

Monsieur, pour vous exprimer l'intérêt que je prends à votre réhabilitation ; si j'en trouvais, je ne croirais pas devoir les ménager avec vous, pour réparer par les choses obligeantes que je vous dirais, mes torts très-involontaires à votre égard. Il serait de l'intérêt de tous les bons citoyens, de vous dédommager par leur estime, d'une injure aussi noire que celle qui vous a été faite. En mon particulier, comptez sur la mienne et sur les sentimens qu'un homme qui se respecte, et dont la religion a été cruellement surprise, doit accorder à un honnête homme indignement calomnié. »

Je suis, *etc.*

*Lettre de M.r de V** à M.r de R**, pour s'excuser de ce qu'il ne lui écrit pas de sa main.*

» Je suis bien fâché, Monsieur, qu'un peu d'indisposition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaisir en vous marquant ainsi, combien je suis, sensible à vos politesses. Il est bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît et aime tous les beaux arts. Vous me rappelez toujours par votre goût, par votre po-

litesse et par votre impartialité, l'idée du charmant M.r de la F **, qu'on ne peut trop regretter. »

» Je voudrais bien, Monsieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour lesquelles vous avez trop d'indulgence: mais vous savez, que ces petits airs que j'adresse quelquefois à mes amis, respirent une liberté dont le public sévère ne s'accommoderait pas. Si parmi ces libertins, qui vont toujours nuds, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. »

Je suis, *etc., etc.*

La plupart des *Lettres de commerce* sont défigurées par un style étrange, par des expressions barbares, par des tours incorrects; comme, par exemple : *En retour de la chère vôtre du* 10 *de l'écoulé*, *en réciproque*, *nous vous réciproquerons* (1), ... *Nous vous retournerons* ou *acheminerons*... *Vous*

(1) Cela rappèle ce bal donné à Saint-Malo, où un bas-breton faisait une déclaration à une jeune personne du pays, qui lui répondit : *Vous pouvez m'aimer tant qu'il vous plaira, mais je ne puis du tout vous réciproquer.*

nous avisez nous avoir expédié.... Nous vous confirmons notre précédente en conséquence de votre honorée du 15 de l'expiré... Quoi de plus barbare que ces sortes de locutions! « On sait bien, dit un auteur, qu'un comptoir n'est pas l'académie. Mais puisqu'on y écrit des lettres en langue française, encore faut-il que cette langue n'y soit pas estropiée sous la plume des commis.... Si cependant il est impossible d'arrêter le cours de ce jargon de comptoir et de factoterie, au moins ne lui laissons pas franchir les bornes des magasins ou des boutiques; et n'employons dans les autres genres de correspondance, que les locutions, les tournures et les termes qui sont avoués également par la grammaire et la bonne compagnie. »

Les reproches que nous faisons au style de comptoir pourraient également s'appliquer au style du barreau,

employé sur-tout par les notaires, les avoués et les huissiers. Il paraît cependant que ce style ridicule commence à perdre quelque chose de sa barbarie ; et comme les hommes de loi ne s'en servent presque pas dans leur correspondance, nous n'en parlerons pas davantage.

Terminons ces notices par un mot sur les *Lettres anonymes*, qui sont ordinairement dictées par la méchanceté, par la noirceur et par la lâcheté, dans l'intention de nuire et de faire tout le mal possible. Rien de plus vil et de plus atroce que ce moyen abominable d'agir dans l'ombre pour diviser les familles ; attaquer la réputation, calomnier la vertu, ou exercer des vengeances particulières.

L'auteur anonyme, à qui le besoin de nuire met la plume à la main, est un lâche qui va de pair avec l'empoisonneur et l'incendiaire. L'un et l'autre préparent secrètement leurs

perfides machinations ; l'un et l'autre font tout le mal qu'ils peuvent et se proposent le même résultat, l'un au moral, l'autre au physique. Disons plus : le dommage occasionné par l'incendiaire est réparable, et celui que fait le calomniateur obscur est sans remède ; souvent c'est une plaie profonde qui ne fait que s'agrandir avec le tems. Il serait bien à souhaiter que la sévérité des lois pût atteindre ces empoisonneurs moraux qui sont quelquefois plus coupables que l'assassin qui expie son crime sur la place publique. Un méchant connu pour se servir de l'arme dangéreuse de l'anonyme, doit être l'objet du mépris général et de l'exécration de ses concitoyens ; car il est certain qu'il vous poignarderait publiquement, s'il pouvait le faire aussi impunément qu'il agit avec sécurité, en attaquant sourdement votre trauquillité, votre bonheur et votre réputation.

DES PRINCIPAUX AUTEURS

qui se sont distingués dans le genre Epistolaire.

Comme nous n'avons donné que très-peu d'exemples des différens genres de lettres dont nous avons parlé, il est bon d'indiquer les sources où l'on pourra puiser et choisir à son gré. La lecture d'un choix des lettres de Ciceron et de Pline, chez les Latins, de Madame de Sévigné et de Voltaire, chez les Français, peut aider à former un bon style; mais il ne faut point s'attacher trop servilement à aucun modèle. Chacun a ses grâces propres et naturelles qui valent toujours mieux que celles qu'on emprunte. Les quatre épistolographes

que nous venons de citer ne sont pas les seuls qu'on puisse consulter avantageusement; il en est beaucoup d'autres qui peuvent être très-utiles aux jeunes gens qui veulent se distinguer dans l'art épistolaire. Nous allons en présenter la nomenclature, en remontant jusqu'aux Grecs; des Grecs nous passerons aux Latins, des Latins aux Français : puis nous en citerons quelques-uns des nations étrangères.

Chez les Grecs.

Les lettres des anciens philosophes grecs sont remarquables par une belle simplicité. On distingue :

La lettre de Thalès à Phéricide, et la réponse de Phéricide à Thalès.

La lettre de Pittacus à Crésus, et celle d'Anacharsis au même roi.

Les lettres d'Anacharsis, elles sont au nombre de neuf; mais leur authenticité est peu certaine.

La lettre d'Anaximène à Pythagore.

Les lettres de Thémistocle au nombre de vingt-une ; elles sont douteuses.

La lettre d'Antigone à Zénon le philosophe, et la réponse de Zénon à Antigone.

Les lettres de Phalaris, au nombre de 148 elles sont douteuses.

La lettre du roi Darius, fils d'Histaspe, à Héraclite d'Ephèse, et la réponse d'Héraclite à Darius.

Les lettres de Socrate, au nombre de sept; elles sont incertaines.

La lettre d'Architas à Platon, et la réponse de Platon à Architas.

Les lettres de Platon à Denis, Tyran de Syracuse, à Hermias, à Eraste, à Corisque, aux amis et aux parens de Dion, à Architas, *etc.*

Les lettres de Chion au nombre de 17 ; elles sont pleines de fanatisme politique.

Les lettres de Démosthènes au sénat et au peuple d'Athènes, à Héracliodore.

Les lettres d'Eschine à Philocrate, à Ctésiphon, à *etc.* (1)

(1) Il y a douze lettres d'Eschine, parmi lesquelles on en compte trois, la septième et les deux dernières, qui sont regardées comme supposées et faites après coup par quelques rhéteurs ou sophistes. Il y en a plusieurs qui sont adressées à des personnes dont le nom ne nous a point été conservé.

Les lettres d'Isocrate à Philippe, à Alexandre. (1)

La lettre de Nicias aux Athéniens. (2)

La lettre de Philippe à Aristote.

Les lettres d'Alciphron.

La lettre de Théano (Pythagoricienne), à Eubule.

La lettre de Mélisse (Pythagoricienne), à Clearète.

Les lettres de S. Basile (le grand), à Libanius (3), á Grégoire de Nazianze, à Olympius, au gouverneur de Néocésarée, à Trajan, *etc.*

Les lettres de Libanius à S. Basile.

Les lettres de S. Jean Chrysostome à Olympiade (4), à Léonce, son ami; à Candidien, à Harmace, à Marcien, à Marcellin,

---

(1) Isocrate a laissé neuf lettres, comme Eschine, car la dixième n'est pas de lui; le style en est dur et impoli: il ne ressemble nullement à celui des neuf précédentes. Cinq de ses lettres sont adressées à Philippe, et les autres à Alexandre.

(2) Cette lettre de Nicias est tirée de Thucydide.

(3) Auger a traduit les lettres choisies du grec et entr'autres celles de Libanius préteur, et de S. Basile le grand, qui florissaient l'un et l'autre dans le quatrième siècle.

(4) S. Jean Chrysostome était à-peu-près contemporain de S. Basile; celui-ci est né en 328 et S. Chrysostome en 347. Ce dernier a laissé environ 250 lettres qu'on doit à son exil, dont 17 à Olympiade, femme, de Constantinople.

à Diogène, à Polybe, à Stude, préfet de Constantinople.

Chez les Latins.

Les lettres de Ciceron, savoir: ses épitres familières, en 16 livres. Ses lettres à Brutus, en un livre qui ne contient que 18 lettres, et sept douteuses postérieurement découvertes. Celles à Atticus en 16 livres, et celles à son son frère Quintus, en trois livres.

Les lettres de Pline le Jeune, recueillies en 10 livres. Le 10e. livre renferme les lettres de Trajan à l'auteur.

Les lettres de Sénèque à Lucilius Gouverneur de Sicile; elles sont au nombre de 124. La 88e. doit être lue par les jeunes étudians.

Les lettres d'Aurelius Symmachus, en 10 livres.

Les lettres de Sidonius Appollinaris en neuf livres.

Les lettres de St. Augustin.

Chez les Français.

Les lettres de Balzac, surtout celles à Mr de la Motte-Aigron, au Duc d'Épernon, *etc.*

Les lettres de Voiture; les plus supportables

sont celles au Comte de Guiche, au Marquis de Roquelaure, au Marquis de S. Megrin, au Comte d'Alais, au Marquis de Montausier.

Les lettres de Gui-Patin.

Les lettres du Cardinal d'Ossat, pour la politique.

Les lettres du Président Jeannin, pour la politique.

Les lettres du Comte d'Estrades, pour les négociations.

Les lettres du Marquis de Torcy, pour le même sujet.

Les lettres de Mr de Morville, pour le même sujet.

Les lettres du Cardinal de Fleury, pour le même sujet.

Les lettres de l'Abbé Montgon, pour le même sujet.

Les lettres du Comte d'Avaux, pour le style des dépêches.

Les lettres de Saint Evremont sur différens sujets.

Les lettres de Bussy Rabutin, surtout celles au Comte de Coligny, au Chancelier le Tellier, au Maréchal de Luxembourg, à l'Évêque d'Autun, à Mlle Dupré, à Mde. de

Grignan, à la Duchesse de Montausier, à la Comtesse de G.... au Maréchal de Noailles, au Duc de Beauvilliers, *etc.*

Les lettres de Boursault, dont quelques-unes ne doivent pas être mises entre les mains des jeunes gens.

Les lettres de Racine.

Les lettres de l'abbé de Choisi.

Les lettres de Fléchier, surtout celles au Chancelier Pontchartrain. au Maréchal de Villars, au neveu de Bossuet, à l'Evêque de Castres, à Mr. Riquet, à la Duchesse de Roquelaure.

Les lettres de Madame de Maintenon.

Les lettres de Madame de Sévigné.

Les lettres de Fénélon.

Les lettres de Bossuet.

Les lettres de Boileau.

Les lettres de Perrault d'Ablancourt.

Les lettres de Sacy, de Duguet, de Nicole et d'Arnauld, relatives à la religion.

Les lettres de madame de Lambert.

Les lettres de Fontenelle.

Les lettres de J. B. Rousseau.

Les lettres de Voltaire.

Les lettres de J. J. Rousseau.

Les lettres de Gresset.

Les lettres de Madame Dubocage.

Les lettres de Madame de Graffigny.

Les lettres de Mesdames de Villars, de la Fayette, de Tencin, de Coulanges, de Ninon de l'Enclos, et de mademoiselle Aïssé; de Mesdames de Scudery, de Salvan, de Saliez et de Mademoiselle Descartes, toutes recueillies par M. Léopold Colin.

Quelques lettres de Boufflers.

Chez les Anglais.

Les lettres de Milady Montagne.

Les lettres d'Adisson.

Les lettres de Pope.

Les lettres de Dryden.

Les lettres de Swift.

Les lettres de Prior.

Les lettres de Buckingham.

Les lettres de Gray.

Les lettres de Chesterfield.

L'épitre en vers et en prose d'Hamilton, au comte de Grammont.

Chez les Italiens.

Les Lettres latines d'Ange Politien.

Les Lettres du Cardinal Pallavicini.

Les lettres du Cardinal Bentivoglio.

Les lettres de Clément XIV (Caraccioli).
Les lettres de Metastase.

Chez les Allemands.

Les lettres de Gellert.

Chez les Hollandais.

Les Epîtres latines d'Erasme, *etc*, *etc.*

Je répète ce que j'ai déjà dit, qu'il est inutile de lire toutes les lettres dont je viens de citer les auteurs; mais on peut faire un choix, et c'est aux parens instruits et aux instituteurs à le faire eux-mêmes et à le rendre utile aux jeunes gens. Ils doivent également leur expliquer ceux des principes rapportés plus haut, qui ne seraient pas énoncés assez clairement ou qui seraient au-dessus de la portée des enfans, et surtout leur faire l'application des principes, à chaque lettre qu'ils liront.

Les ouvrages qui m'ont fourni les principes que j'ai réunis dans cet Abrégé, sont ceux de M^r. Grimarest,

de Mr. de Vaumorière, de Mr. Alletz, de Mr. Philippon-la-Madeleine, de Mr. Jauffret, un manuel Epistolaire Français - Allemand, des recueils de lettres, *etc.* Je me fais un devoir de leur payer ici le tribut de ma reconnaissance et de celle de mes enfans.

UNIV. OF
CALIFORNIA

PETIT
DICTIONNAIRE
DES
PRINCIPALES LOCUTIONS
VICIEUSES,

Corrigées d'après l'Académie et les meilleurs Grammairiens.

Je vous ai répété tant de fois, mes chers enfans, combien il est utile et agréable de parler et d'écrire correctement, que je ne veux rien négliger de ce qui peut vous conduire à ce but. Il ne suffit pas d'avoir étudié la grammaire pour atteindre à cette pureté de langage qui est si rare, même parmi ceux qui se flattent de bien parler ; il faut encore faire attention aux locutions que l'usage a introduites, et dont on se sert ordinairement sans réflexion. La plupart sont corrompues et très-vicieuses ; à force de les entendre répéter par les personnes peu instruites, les jeunes gens contractent la funeste habitude de s'en servir, et cette habitude s'enracine à mesure qu'ils oublient les principes grammaticaux qu'on leur a donnés dans leurs classes. Malheureusement il est plus difficile de rompre

une mauvaise habitude que de l'empêcher de naître. Voilà pourquoi je vous conseille, mes enfans, de ne fréquenter que ceux qui s'appliquent à bien parler, et de ne lire que de bons auteurs. C'est le seul moyen de vous préserver de ces locutions vicieuses ou triviales qui donnent une si mauvaise opinion de l'instruction de celui qui les emploie. Formez donc votre goût en lisant des morceaux choisis de Racine, de Fénélon, de Bossuet, de Massillon, de Voltaire, de Rousseau, de Buffon, de Barthelemi, *etc.* Mais en attendant que vous puissiez apprécier la pureté, la correction du style de ces grands maîtres, je vais vous présenter une série de locutions vicieuses qu'il faut éviter avec soin ; j'y ajoute les corrections.

Je ne rapporte point les principes grammaticaux sur lesquels repose chaque correction ; vous les chercherez vous-mêmes, et vous vous en rendrez

compte, en consultant les auteurs que je vais vous indiquer. Cet opuscule sera donc pour vous un objet d'étude. Méditez-le; que chaque locution corrigée vous devienne familière : l'habitude de parler correctement est, après celle du travail, la meilleure que vous puissiez contracter sous le rapport de l'utilité et de l'agrément. Dussiez-vous n'y gagner que l'avantage de vous exprimer avec plus de facilité et plus de clarté, c'est déjà beaucoup. Vous sentirez un jour, soit dans le cabinet, soit dans la société, quel service important on vous a rendu en vous donnant les moyens de vous bien pénétrer des principes de votre langue et de la parler avec pureté.

Voici la liste de quelques ouvrages que vous pourrez consulter, pour vous rendre compte des corrections de chaque locution :

Remarques sur la langue française

par de Vaugelas, avec des notes de Patru et Thomas Corneille. Paris, Didot, 1738. 3 *vol. in*-12. (La première édition sans les notes, est de 1647, *in*-4°.

Remarques sur la langue française par B. J. (Bouhours, jésuite.) Paris, 1675, *in*-4°. (Il en existe une édition en 3 *vol. in*-12. Plusieurs remarques du père Bouhours sont très-puériles).

Observations de Ménage sur la langue française. Paris, 1672 et 1676, 2 *vol. in*-12.

Choix de remarques sur la langue française, extraites des meilleurs ouvrages en ce genre (par M. Philippon-la-Madelaine). Paris, 1802, *in*-12.

Remarques de Voltaire sur Corneille (édition stéréotype.) 5 *vol. in*-18.

Remarques de Racine fils, sur Jean Racine, 3 *vol. in*-12. Les commentaires de Luneau-Boisjermain sur le même auteur, sont en 7 *vol. in*-8°.

Traité de la prosodie française, par

l'abbé d'Olivet. Paris, 1767, *in*-12. (On trouve ses *essais de grammaire française*, en tête d'un *vocabulaire français*, en 2 *vol. in*-8°.)

Principes généraux et particuliers de la langue française, etc. par de Vailly. Paris, 180... 1 *vol. in*-12.

Rudiment de la langue française et principes de grammaire, par M. C. M. (Morel de Thurey), conseiller au parlement de Besançon. 1782, *in*-8°.

Nouvelle grammaire à l'usage d'une jeune personne (par Panckoucke), an III, *in*-8°.

Elémens de grammaire française à l'usage des enfans, par E. Jacquemard, de Bourguignon-les-Morey. Paris, 1805, *in*-4°.

Dictionnaire des synonymes français, par Girard, etc. Paris, 3 *vol. in*-12.

Dictionnaire de l'Académie française. 2 vol. in-4°. ou in-fol.

Dictionnaire critique de la langue française, par Feraud. Marseille, 1787, 3 *vol. in*-4°.

J'aurais pu, mes chers enfans, vous donner une liste beaucoup plus étendue des ouvrages qui ont rapport à la langue française ; mais ceux que je viens de citer, suffiront pour vous donner la solution de toutes les difficultés grammaticales qui pourraient vous arrêter. Consultez les donc ; faites vos notes sur ce que vous y trouverez de plus essentiel, et surtout gravez-en les principes dans votre mémoire. C'est ainsi que vous contracterez l'heureuse habitude de bien parler et d'écrire correctement.

J'ai puisé les locutions qui composent le petit Dictionnaire suivant, dans les ouvrages dont je viens de parler et particulièrement dans Vaugelas, Bouhours, Feraud, d'Olivet, Philippon-la-Madelaine, et Jacquemard.

PETIT
DICTIONNAIRE
DES
principales locutions vicieuses, avec les corrections.

Nota. Chaque article qui commence par la lettre M, renferme une locution vicieuse ; et la lettre B annonce la correction.

A *au lieu de* DE. *M.* A bonne heure, plus à bonne heure, trop à bonne heure.

B. *De bonne heure, de meilleure heure, de trop bonne heure.*

M. A l'avance, je vous dis que c'est à vous à faire telle chose, à céder, *etc.*

B. *D'avance, je vous dis que c'est à vous de faire telle chose, de céder.*

M. Retrancher un couplet à une chanson.

B. *Retrancher un couplet d'une chanson.*

A *au lieu de* EST. *M.* Elle a accouché, il

a convenu de cela, il a rentré, il en a résulté, il a sorti, il a tombé, l'orage a cessé.

B. *Elle est accouchée, il est convenu de cela, il est rentré, il en est résulté, il est sorti, il est tombé, l'orage est cessé.*

A BON MARCHÉ. *M.* Acheter bon marché.

B. *Acheter à bon marché.*

A DEMI. *M.* La besogne est plus d'à demi faite.

B. *La besogne est plus qu'à demi faite.*

A MOITIÉ. *M.* Il est plus d'à moitié ruiné.

B. *Il est plus qu'à moitié ruiné.*

ADJECTIF: *M.* Il a le cœur et la bouche ouverts à vos louanges.

B. *Il a le cœur et la bouche ouverte à vos louanges* (voyez VAUGELAS, remarque 93 sur la langue française).

M. Il trouva les étangs et les rivières glacés.

B. *Il trouva les étangs et les rivières glacées* (ainsi décidé par l'académie, sur la remarque 361 de VAUGELAS).

M. Après six heures de tems écoulé.

B. *Après six heures de tems écoulées.*

M. Cette Dame a l'air spirituelle.

B. *Cette Dame a l'air spirituel.*

M. La moitié des vignes est gelée.

B. *La moitié des vignes sont gelées.*

M. Plus de résistance aurait été dangéreux.

B. *Plus de résistance aurait été dangéreuse.*

ADJECTIF OMIS. *M.* Cette Dame de mérite et d'une vertu rare.

B. *Cette Dame d'un grand mérite et d'une vertu rare.*

ADJECTIF. (*Sa concordance avec un sujet sous-entendu, est défectueuse, lorsqu'il existe un sujet du verbe, auquel cet adjectif devrait se rapporter*).

M. Placés entre la crainte et l'espérance, notre position est vraiment pénible.

B. *Placés entre la crainte et l'espérance, nous sommes dans une position vraiment pénible.* Ou bien, *comme nous sommes placés entre la crainte et l'espérance, notre position est..* etc.

M. Remplie d'attention, rien n'échappe à sa prévoyance.

B. *Remplie d'attention, elle prévoit tout.*

AIDER. *M.* Aider aux pauvres.

B. *Aider les pauvres.*

AIGLE. *M.* J'ai vu une grande aigle venir se percher sur les aigles romains.

B. *J'ai vu un grand aigle venir se percher sur les aigles romaines* (quelques-uns font aigle, animal, des deux genres; je le crois du masculin : l'aigle est le roi des oiseaux; mais pris au figuré pour enseignes, il est du féminin; et pris au figuré pour désigner la supériorité de quelqu'un, il est du masculin : *M. G... est un aigle au barreau.* Comme constellation, et comme pièce d'armoirie, *aigle*, est féminin; comme pupître il est masculin).

AIMER MIEUX. *M.* J'aime mieux dîner que de souper; j'aime mieux lire que de jouer.

B. *J'aime mieux dîner que souper; j'aime mieux lire que jouer.*

M. J'aime mieux ne rien avoir, qu'avoir le bien d'autrui; j'aime mieux mourir que me déshonorer:

B. *J'aime mieux ne rien avoir que d'avoir le bien d'autrui; j'aime mieux mourir que de me déshonorer.*

M. J'aime de faire telle chose; il aime de s'occuper à des bagatelles.

B. *J'aime faire telle chose; il aime à s'occuper de bagatelles.*

ALCOVE. *M.* Voilà un alcove qui est très-beau.

B. *Voilà une alcove qui est très-belle.*

A L'ENTOUR, AUTOUR. *M.* J'ai mes enfans à l'entour de moi; j'étais au bosquet, mes fils s'amusaient autour.

B. *J'ai mes enfans autour de moi; j'étais au bosquet, mes fils s'amusaient à l'entour.*

ALLÉ, ÉTÉ. *M.* Je suis allé le voir; je suis allé lui rendre visite.

B. *J'ai été le voir; j'ai été lui rendre visite.*

M. Ceux qui ont été à la guerre n'en reviendront pas sans leurs drapeaux.

B. *Ceux qui sont allés à la guerre n'en reviendront pas sans leurs drapeaux.*

M. Céphise a été à l'église où elle sera moins occupée de Dieu que de sa parure.

B. *Céphise est allée à l'église où elle sera moins occupée*, etc.

ALLER. *M.* Je vas à Paris.

B. *Je vais à Paris* (On dit indifféremment ; *je m'en vas ou je m'en vais*).

A MOINS. *M.* A moins que vous cessiez.

B. *A moins que vous ne cessiez.*

AMOUR. *M.* Couronnez ma constante amour et je vous passerai vos nombreux amours.

B. *Couronnez mon amour constant, et je vous passerai vos nombreuses amours.*

(AMOUR est des deux genres, mais il est plus convenable de le faire masculin au singulier, et féminin au pluriel, comme le mot *délice*).

ANTICHAMBRE. *M.* Dans un vaste antichambre.

B. *Dans une vaste antichambre.*

APPLAUDIR. *M.* J'ai applaudi à cet orateur.

B. *J'ai applaudi cet orateur.*

M. J'ai applaudi ce discours.

B. *J'ai applaudi à ce discours.*

APRÈS-DINÉE. *M.* Je passerai tout l'après-dîner avec vous.

B. *Je passerai toute l'après-dînée avec vous.*

ARROSOIR. *M.* L'arrosoir est pleine d'eau.

B. *L'arrosoir est plein d'eau.*

ART D'AIMER. *M.* Il possède l'art d'aimer; (*cela ne peut se dire que de l'ouvrage d'Ovide, de Bernard, qui porte ce titre*), autrement il faudrait dire :

B. *Il possède l'art de se faire aimer.*

ASSURER. *M.* Si vous voyez mon frère, assurez-le que je l'aime toujours.

B. *Si vous voyez mon frère, assurez-lui que je l'aime toujours.* (Mais on dit : *assurez-le de mon amitié*).

AUPARAVANT. *M.* Il est parti auparavant le jour.

B. *Il est parti avant le jour.*

M. Auparavant de mourir ou auparavant qu'il meure.

B. *Avant de mourir ou avant qu'il meure.*

AUTEL. *M.* L'autel était bien parée.

B. *L'autel était bien paré.*

AUTOMNE. *M.* Nous avons une belle automne.

B. *Nous avons un bel automne.* (Ce mot a été long-tems du féminin ; maintenant il est du masculin ainsi que le nom des trois autres saisons).

AVANT QUE. *M.* Avant que tes regards ne se portent sur moi.

B. *Avant que tes regards se portent sur moi.*

AVEC (D') *au lieu de* DE. *M.* Il est difficile à un homme en place de distinguer ses amis d'avec ses ennemis.

B. *Il est difficile à un homme en place de distinguer ses amis de ses ennemis.*

BUT. *M.* Atteindre le but.

B. *Atteindre au but.*

CE JOUR. *M.* Ce jour je pars pour Paris.

B. *Aujourd'hui je pars pour Paris.*

M. J'irai vous voir après-demain, et ce jour je partirai pour Versailles.

B. *J'irai vous voir après-demain, et ce jour-là je partirai pour Versailles.*

C'EST. *M.* C'est eux qui ont bâti cette maison; c'est mes affaires; c'est des bonnes gens; c'est deux heures qui sonnent; est-ce trois heures qui sonnent? c'est eux qui ont gagné la bataille.

B. *Ce sont eux qui ont bâti cette maison; ce sont mes affaires; ce sont des bonnes gens; ce sont deux heures qui sonnent; sont-ce trois heures qui sonnent? ce sont eux qui ont gagné la bataille.*

M. Lesquels est-ce qui ont tort?

B. *Quels sont ceux qui ont tort?*

M. C'est ma sœur qui était malade; ce sont eux qu'on attendait.

B. *C'était ma sœur qui était malade; c'étaient eux que l'on attendait.*

M. C'est ma sœur qui se trouva mal.

B. *Ce fut ma sœur qui se trouva mal.*

M. Sont-ce les mauvais ouvrages qui vous formeront le cœur et l'esprit?

B. *Seront-ce les mauvais ouvrages qui vous formeront le cœur et l'esprit?*

C'EST MOI QUI; *vous... qui.., vous êtes celui qui... M.* C'est moi qui a raison; c'est moi qui, vous le savez, s'intéresse le plus à vous. Tu es le seul qui m'ait donné des marques d'amitié.

B. *C'est moi qui ai raison; c'est moi qui, vous le savez, m'intéresse le plus à vous. Tu es le seul qui m'aies donné des marques d'amitié.*

M. C'est vous qui a fait cette faute.

B. *C'est vous qui avez fait cette faute.*

M. Vous êtes le seul homme qui m'ayez donné des marques d'amitié.

B. *Vous êtes le seul homme qui m'ait donné des marques d'amitié.*

M. Vous êtes le héros qui avez remporté le plus de victoires.

B. *Vous êtes le héros qui a remporté le plus de victoires.*

M. Nous étions dix jeunes gens qui dansions chacun à notre tour.

B. *Nous étions dix jeunes gens qui dansaient chacun à son tour*; ou bien *nous étions dix qui dansions chacun à son tour.*

C'EST QUE. *M.* Ce qu'il y a de fâcheux est que.....

B. *Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que...*

M. La difficulté que l'on y trouve, est que....

B. *La difficulté qu'on y trouve, c'est que..*

C'ÉTAIENT. *M.* Si c'étaient nous qui eussions fait cela.

B. *Si c'était nous qui eussions fait cela.*

CELUI *suivi d'un participe.* *M.* De tous les poëmes, je préfère celui composé par Virgile.

B. *De tous les poëmes, je préfère celui qui a été composé par Virgile, ou que Virgile a composé.*

M. Celle établie par....

B. *Celle qui a été établie par....*

CENT. *M.* J'ai vu trois cent hommes prendre trois cens cinquante fusils pour armer deux cent insurgés et cens invalides.

B. *J'ai vu trois cens hommes prendre*

trois cent cinquante fusils pour armer deux cens insurgés et cent invalides.

M. Cens hommes, cens chevaux.

B. *Cent hommes, cent chevaux.*

CENTIME. *M.* Voilà une centime bien frappée.

B. *Voilà un centime bien frappé.*

CI-JOINT. *M.* Ci-jointe vous trouverez la lettre qui est dans la pièce de poésie également ci-joint.

B. *Ci-joint vous trouverez la lettre qui est dans la pièce de poésie également ci-jointe.*

M. Vous trouverez ci-joint la lettre et le paquet.

B. *Vous trouverez ci-jointe la lettre et le paquet.* (Il en est de même pour le mot *franc-de-port*).

CONCOMBRE. *M.* Cette concombre était mauvaise.

B. *Ce concombre était mauvais.*

CONSÉQUENT. *M.* Je fais un commerce conséquent ; c'est une affaire conséquente.

B. *Je fais un commerce considérable ; c'est une affaire importante, ou c'est une affaire de conséquence.*

COUCHER. *M.* Arrivé à Lyon, il y serait couché.

B. *Arrivé à Lyon, il y aurait couché.*

M. Il est sorti depuis quinze jours de prison, et de suite est couché dans sa maison.

B. *Il est sorti de prison depuis quinze jours, et de suite a couché dans sa maison.*

M. Je suis allé sur le gazon et je m'y ai couché.

B.... *et je m'y suis couché.*

COURU. *M.* J'ai entendu du bruit, j'y suis couru.

B. *J'ai entendu du bruit, j'y ai couru ou j'y suis accouru.*

CRAINTE DE. *M.* Crainte d'être surpris, crainte que cela n'arrive.

B. *De crainte d'être surpris, de crainte que cela n'arrive.* (On peut dire : *crainte de mort.*)

CROIRE. *M.* J'ai cru à tel voyageur.

B. *J'ai cru tel voyageur.*

M. J'ai cru un récit.

B. *J'ai cru à un récit.*

DAVANTAGE. *M.* Je ne vous dois pas davantage que cent écus.

B. *Je ne vous dois que cent écus*; ou *je ne vous dois plus que cent écus.*

M. On a davantage de société à la ville qu'à la campagne. Rien n'étonne davantage les étrangers que la beauté de nos grands chemins.

B. *On a plus de société à la ville qu'à la campagne. Rien n'étonne plus les étrangers que la beauté de nos grands chemins.*

DE. *M.* Rendez-vous plus de justice; il a plus de tort que vous.

B. *Rendez-vous plus justice; il a plus tort que vous.*

M. Lequel des deux, de Corneille ou de Racine, est le meilleur poëte?

B. *Lequel des deux, Corneille ou Racine, est le meilleur poëte ?*

M. Je ne sais qui (ou lequel) de Mirabeau ou de Malouet, a dit cela?

B. *Je ne sais qui (ou lequel) Mirabeau ou Malouet, a dit cela ?*

M. Qu'importe qui les mange, ou d'Hercule ou des loups?

B. Qu'importe qui les mange, Hercule ou bien les loups ?

M. Vous avez de vieilles tapisseries, et moi j'en ai des modernes.

B. *Vous avez de vieilles tapisseries, et moi j'en ai de modernes.*

M. Dans un roman, ne présentez jamais des basses circonstances.

B. *Ne présentez jamais de basses circonstances, dans un roman.*

M. Je ne vous ferai point de reproches frivoles; n'associez pas de choses incompatibles.

B. *Je ne vous ferai point des reproches frivoles; n'associez pas des choses incompatibles.*

M. Il a manqué de tomber, il a failli de se ruiner, il se rappelle de l'avoir vu.

B. *Il a manqué tomber, il a failli se ruiner, il se rappelle l'avoir vu.*

M. Pincer de la harpe, de la guitare; battre du tambour, toucher de l'orgue, du forté-piano.

B. *Pincer la harpe, la guitare; battre du tambour, toucher l'orgue, le forté-piano.*

DÉCESSER. *M.* Il n'a pas décessé de parler.

B. *Il n'a pas cessé de parler.*

DEDANS. *M.* Va dedans ma chambre, tu y trouveras dedans la toilette.

B. *Va dans ma chambre, tu y trouveras dans la toilette.*

DÉLIBÉRÉ. *M.* Savez-vous ce qui a été délibéré ?

B. *Savez-vous le résultat de la délibération*, ou *savez-vous ce sur quoi l'on a délibéré ?* Et non pas, *savez-vous sur quoi l'on a délibéré.*

DÉLICE. *M.* C'est une délice de boire à la glace en été; vous ferez mes plus chers délices.

B. *C'est un délice de boire à la glace en été; vous ferez mes plus chères délices.*

DEMEURER. *M.* Il est demeuré vingt ans à Paris pour y apprendre, *etc.*

B. *Il a demeuré vingt ans à Paris pour y apprendre*, etc.

M. Il a demeuré à Paris pour y suivre un procès.

B. *Il est demeuré à Paris pour y suivre un procès.*

DEMI. *M.* Je resterai avec vous une demie-heure ou une heure et demi.

B. *Je resterai avec vous une demi-heure ou une heure et demie.*

M. Demie-lieue, des demis-héros, une lieue et demi.

B. *Demi-lieue, des demi-héros, une lieue et demie.*

DEPUIS. *M.* Du depuis que je vous ai vue.

B. *Depuis que je vous ai vue.*

DESSOUS. *M.* Rome est dessous vos loix.

B. *Rome est sous vos loix.*

DEVANT. *M.* Je l'ai vu devant qu'il expirât.

B. *Je l'ai vu avant qu'il expirât.*

M. Il s'est levé devant le jour.

B. *Il s'est levé avant le jour.*

M. Il est arrivé devant moi, et j'irai chez vous devant huit jours.

B. *Il est arrivé avant moi, et j'irai chez vous avant huit jours.*

DÉVERSER. *M.* Il a déversé la honte et le mépris sur quelqu'un.

B. *Il a versé la honte et le mépris sur quelqu'un.*

DURANT. *M.* Durant qu'on le peut.

B. *Tandis qu'on le peut.*

M. Je vous nourrirai votre vie durante.

B. *Je vous nourrirai votre vie durant.*

ÉCHAPPER. *M.* Ce mot m'a échappé.

B. *Ce mot m'est échappé.*

M. Ce que je voulais dire m'est échappé.

B. *Ce que je voulais dire m'a échappé.*

ÉFATUER. *M.* Il est éfatué de cet auteur.

B. *Il est infatué de cet auteur* (Le mot *éfatué* n'est pas français).

ÉGRUGEOIR. *M.* Votre égrugeoir est neuve.

B. *Votre égrugeoir est neuf.*

ÉLEVER. *M.* J'ai élevé les yeux.

B. *J'ai levé les yeux.*

EMBLEME. *M.* Un petit chat qu'une mouche occupe, est la vivante emblême de bien des gens.

B. *Un petit chat qu'une mouche occupe, est le vivant emblême de bien des gens.*

EMPLATRE. *M.* Il m'a fait une mauvaise emplâtre.

B. *Il m'a fait un mauvais emplâtre.*

EN. *M.* Donne moi-z-en ; souviens toi-z-en.

B. *Donne m'en ; souviens-t-en.*

EN CAS. *M.* En cas qu'il arrive.

B. *Au cas qu'il arrive.*

M. Au cas de mort.

B. *En cas de mort.*

ENCENSOIR. *M.* La belle encensoir est cassée.

B. *Le bel encensoir est cassé.*

ÉPIDERME. *M.* L'épiderme est délicate.

B. *L'épiderme est délicat.*

ÉPISODE. *M.* La Jérusalem délivrée est remplie de belles épisodes.

B. *La Jérusalem délivrée est remplie de beaux épisodes.*

ÉPITHALAME. *M.* Mariez-vous, on vous fera de belles épithalames..

B. *Mariez-vous, on vous fera de beaux épithalames.*

ÉQUIVOQUE. *M.* Un maudit équivoque.

B. *Une maudite équivoque* (Ce mot est reconnu féminin).

M. La fille de votre ami, qui est très-aimable, viendra demain au bal. (*ce qui est équivoque*).

B. *La fille de votre ami, laquelle est très-aimable, viendra demain au bal.*

M. Je réclame un service de votre bonté, qui méritera ma reconnaissance.

B. *Je réclame de votre bonté un service qui méritera toute ma reconnaissance.*

M. Valère a été chez Léandre, il y a trouvé son fils.

B. *Valère a trouvé son fils chez Léandre.*

M. Plutarque, dans la vie de Pompée, assure qu'ayant demandé l'honneur du triomphe, Sylla s'y opposa.

B. *Plutarque, dans la vie de Pompée, assure que ce général ayant demandé l'honneur du triomphe, Sylla s'y opposa.*

ESPÉRER. *M.* J'espère que vous êtes content; vous vous portez bien, j'espère.

B. *J'espère que vous serez content*, ou *j'ai lieu de croire que vous êtes content; vous vous portez bien, ce me semble*, ou *je crois que vous vous portez bien.*

EST *aulieu de* A. *M.* Il est contrevenu à mes ordres, il est subvenu, il est disparu, il est péri, il est comparu, *etc.*

B. *Il a contrevenu à mes ordres, il a subvenu, il a disparu, il a péri, il a comparu, etc.*

ETRE. *M.* Cet homme aime sa femme comme elle mérite de l'être.

B. *Cet homme aime sa femme comme elle le mérite*, ou *cet homme aime sa femme comme elle mérite d'être aimée.*

M. On a traité cette personne comme elle méritait de l'être.

B. *Cette personne a été traitée comme elle méritait de l'être*, ou *on a traité cette personne comme elle méritait* ou *comme elle méritait d'être traitée.*

M. On ne loue ordinairement que pour l'être.

B. On ne loue ordinairement que pour être loué.

M. Vous jugerez cet ouvrage comme il doit l'être.

B. *Vous jugerez cet ouvrage comme il doit être jugé*, ou *cet ouvrage sera jugé par vous comme il doit l'être.*

EUX *au lieu de* SOI. *M.* Ils s'en allèrent chacun chez eux.

B. *Ils s'en allèrent chacun chez soi.*

ÉVITER. *M.* Je vous éviterai la peine.

B. *Je vous épargnerai la peine.*

EXCUSE. *M.* Je vous demande excuse.

B. *Je vous fais excuse.*

EXEMPLE. *M.* Ce maître écrivain donne de beaux exemples bien travaillés.

B. *Ce maître écrivain donne de belles exemples bien travaillées.*

FÉCONDE. *M.* Si la terre n'est pas féconde à former des métaux, elle n'est pas stérile à produire du blé.

B. *Si la terre n'est pas féconde en métaux, elle n'est pas stérile en blé.*

FIXER. *M.* J'ai fixé cette dame (*pour dire* : je l'ai regardée fixément).

B. *J'ai fixé mes regards sur cette dame.*

FOND *et* FONDS. *M.* Je suis allé dans le fonds de mon département ; j'y ai fait un fond pour me procurer un fond de terre ; mais je ne fais pas fond sur la parole que l'on m'a donnée.

B. *Je suis allé dans le fond de mon département ; j'y ai fait un fonds pour me procurer un fonds de terre ; mais je ne fais pas fonds sur la parole que l'on m'a donnée.*

M. J'ai acheté le fond de boutique de ce marchand qui est ruiné de fonds en comble.

B. *J'ai acheté le fonds de boutique, de ce marchand qui est ruiné de fond-en-comble.*

FOUDRE. *M.* J'ai dans ma cave de belles foudres remplies de vin.

B. *J'ai dans ma cave de beaux foudres remplis de vin.* (On dit *un foudre de guerre ; foudre* pour signifier *tonnerre*, est des deux genres ; mais plus souvent on le fait féminin.)

FRANC-DE-PORT. *M.* Vous recevrez franc de port les objets que je vous envoie.

B. *Vous recevrez francs-de-port les objets que je vous envoie.*

FUT. *M.* Il fut trouver son ami.

B. *Il alla trouver son ami.*

GAGNER. *M.* J'ai gagné le combat; il a gagné la victoire.

B. *J'ai gagné la bataille,* ou *je suis sorti victorieux du combat; il a remporté la victoire.*

GENS. *M.* Toutes ces bonnes gens sont des gens instruites.

B. *Tous ces bonnes gens sont des gens instruits.*

GIROFLE. *M.* La girofle, qui nous vient des Indes, est échauffante.

B. *Le girofle est échauffant.*

GRAVIR. *M.* J'ai gravi le roc et le côteau.

B. *J'ai gravi contre le roc et sur le côteau.*

GUÈRE. *M.* Il ne s'en est de guère fallu.

B. *Il ne s'en est guère fallu.*

M. La table est plus haute que la commode, cependant elle ne la passe guère.

B. *Cependant elle ne la passe de guère.*

HYMNE. *M.* J'ai lu une belle hymne qu'on

distingue parmi tous les hymnes chantés à l'église.

B. *J'ai lu un bel hymne qu'on distingue parmi toutes les hymnes chantées à l'église.*

IL EST *aulieu de* C'EST. *M.* Il est l'heure du rendez-vous, il est dommage que ...

B. *C'est l'heure du rendez-vous, c'est dommage que ...*

IMITER. *M.* J'ai imité votre exemple.

B. *J'ai suivi votre exemple.* (On peut peut dire : *imiter une exemple d'écriture*).

IMPARFAIT DU SUBJONCTIF. *M.* Il faudrait que j'allas à Paris, que j'y fis mes affaires, que j'y secourus mon frère, et que je m'en revins ensuite.

B. *Il faudrait que j'allasse à Paris, que j'y fisse mes affaires, que j'y secourusse mon frère, et que je m'en revinsse ensuite.*

M. Je voudrais qu'il aille à Rouen et qu'il y achète beaucoup de marchandises.

B. *Je voudrais qu'il allât à Rouen et qu'il y achetât beaucoup de marchandises.*

IMPOSER. *M.* Ce magistrat en impose par son air grave.

B. *Ce magistrat impose par son air grave.*

M. Pompée en imposait au peuple par son extérieur plein de noblesse.

B. *Pompée imposait au peuple par son extérieur plein de noblesse.* (*En imposer*, c'est tromper ; *imposer*, c'est commander le respect).

INCENDIE. *M.* Cette incendie était effrayante.

B. *Cet incendie était effrayant.*

INFINITÉ. *M.* Une infinité de persounes m'a vu dans la peine, et une infinité de monde y ont pris part.

B. *Une infinité de personnes m'ont vu dans la peine, et une infinité de monde y a pris part.*

INFORMER. *M.* Ne vous informez pas ce que je deviendrai.

B. *Ne vous informez pas de ce que je deviendrai.*

INSTAMMENT. *M.* J'irai instamment à Paris.

B. *J'irai incessamment à Paris.* (Le mot *instamment* signifie *avec instance* et jamais *incessamment*, quoi qu'en disent ceux qui prétendent qu'il est admis au barreau dans ce dernier sens).

INSTRUIRE. *M.* Je puis l'instruire que je l'aime, et combien sa confidence m'a flatté.

B. *Je puis l'informer que je l'aime, et combien sa confidence m'a flatté.*

INSULTER. *M.* Insulter à quelqu'un.

B. *Insulter quelqu'un.*

M. Insulter le malheur de quelqu'un.

B. *Insulter au malheur de quelqu'un.*

IVOIRE. *M.* Cette ivoire est défectueuse.

B. *Cet ivoire est défectueux.*

JE *après un verbe au présent de l'indicatif.*

M. Aime-je ? chante-je ? donne-je ?

B. *Aimé-je ? chanté-je ? donné-je ?*

M. Ments-je ? perds-je ? romps-je ? dors-je ? *Quelques-uns disent* : menté-je ? perdé-je ? rompé-je ? dormé-je ? *Mais* il vaut mieux tourner :

B. *Est-ce que je ments ? est-ce que je perds ?* etc.

LA *au lieu de* LE. *M.* Madame, êtes-vous malade ? oui je la suis. Messieurs, êtes-vous malades ? oui, nous les sommes.

B. *Madame, êtes-vous malade ? oui je le suis. Messieurs, êtes-vous malades ? oui, nous le sommes.*

M. Mélanie, êtes-vous mariée ? oui, je la suis. Etes-vous la nouvelle mariée ? non,

je ne le suis pas. Etes-vous vraiment Mélanie? oui, je le suis. Etes-vous plaideuse? non, je ne la suis pas.

B. *Mélanie, êtes-vous mariée? oui, je le suis. Etes-vous la nouvelle mariée? non, je ne la suis pas. Etes-vous vraiment Mélanie? oui, je la suis. Etes-vous plaideuse? non, je ne le suis pas.*

M. Elle est plus savante que je ne la croyais.

B. *Elle est plus savante que je ne le croyais.*

M. Ils ne sont pas aussi grands que je les croyais.

B. *Ils ne sont pas aussi grands que je le croyais.*

M. Je ne veux point être liée, je ne la serai point.

B. *Je ne veux point être liée, je ne le serai point.*

M. Elle n'est point aussi fine que je l'avais crue.

B. *Elle n'est pas aussi fine que je l'avais cru.*

LE. *Cette particule ne peut être relative à l'infinitif d'un verbe.* *M.* Cette femme est belle, et j'aurais un grand penchant à l'aimer, si

ce qu'on m'a dit de son inconstance ne la rendait indigne de l'être.

B. *Cette femme est belle, et j'aurais un grand penchant à l'aimer, si ce qu'on m'a dit de son inconstance ne la rendait indigne d'être aimée.* (Voyez au mot ÊTRE).

LES *au lieu* DES. *M.* Le devoir des écoliers les plus instruits et les plus ignorants, est d'étudier, *etc.*

B. *Le devoir des écoliers les plus instruits et des plus ignorants, est d'étudier,* etc.

LÉGUMES. *M.* Ces légumes sont bonnes.

B. *Ces légumes sont bons.*

LEURS *et* LEUR. *M.* J'ai pris part à leur amusemens et je leurs ai dit que cela préjudiciait à leurs travail.

B. *J'ai pris part à leurs amusemens, et je leur ai dit que cela préjudiciait à leur travail.*

M. Je leurs fais, je leurs donne, je leurs prouve.

B. *Je leur fais, je leur donne, je leur prouve.*

LORS DE. *M.* Lors de votre passage à Vesoul, je vous dirai...

B. *A votre passage à Vesoul, je vous dirai...*

LUI *au lieu de* LE. *M.* Je lui ai vu faire des tours.

B. *Je l'ai vu faire des tours.*

M. L'idée lui a pris de faire ceci.

B. *L'idée lui est venue de faire ceci*, ou *l'idée l'a pris de faire ceci.*

L'UN ET L'AUTRE. *M.* Du prince et de l'état, l'un et l'autre est l'arbitre.

B. *Du prince et de l'état, l'un et l'autre sont l'arbitre.*

M. Ni l'un ni l'autre n'est mon père.

B. *Aucun des deux n'est mon père.*

M. L'un et l'autre hôpitaux sont pleines de malades.

B. *L'un et l'autre hôpital sont pleins de malades.*

MAISON. *M.* Les Fabert sont une bonne maison d'où je voudrais sortir..

B. *Les Fabert sont une bonne maison dont je voudrais sortir.*

M. Votre maison de campagne dont je sors.

B. *Votre maison de campagne d'où je sors.*

MALGRÉ. *M.* Malgré qu'il soit tard.

B. *Quoiqu'il soit tard.*

MATIN *et* SOIR. *M.* Hier au matin j'ai dit blanc; demain soir je dirai noir.

B. *Hier matin j'ai dit blanc, demain au soir je dirai noir.*

MEMES. *M.* Les immortels eux-même en sont persécutés.

B. *Les immortels eux-mêmes en sont persécutés.*

M. Les femmes, les enfans, les vieillards, les soldats mêmes en furent effrayés.

B. *Les femmes, les enfans, les vieillards, les soldats même en furent effrayés.*

MIDI. *M.* Sur les midis.

B. *Vers midi.*

MIEUX. *M.* Il danse des mieux, il chante des mieux.

B. *Il danse fort bien, il chante admirablement*, ou *il danse et chante mieux que les autres.*

MILLE *et* MIL. *M.* J'ai touché trois milles livres, l'an mille huit cent sept, dans la ville de Lubeck, qui est à cinquante mille de...

B. *J'ai touché trois mille livres, l'an mil huit cent sept, dans la ville de Lubeck, qui est à cinquante milles de....*

MOI, TOI. *M.* Si c'était moi qui eût fait cela, si c'était toi qui l'eût fait.

B. *Si c'était moi qui eusse fait cela, si c'était toi qui l'eusses fait.*

M. C'est moi qui a dit, c'est toi qui a bu.

B. *C'est moi qui ai dit, c'est toi qui as bu.* (Voyez plusieurs autres exemples à l'art. : C'EST MOI QUI, *etc.*

MONTICULE. *M.* J'ai trouvé beaucoup de petites monticules sur mon chemin.

B. *J'ai trouvé beaucoup de petits monticules sur mon chemin.*

MONTRER, ENSEIGNER. *M.* Montrer un enfant, enseigner un enfant.

B. *Montrer quelque chose à un enfant, enseigner quelque chose à un enfant.*

M. Cet enfant a été bien montré, mal enseigné.

B. *Cet enfant a reçu de bons ou de mauvais principes, a eu un bon ou un mauvais professeur.*

MOTS COMPOSÉS. *M.* Des avants-coureurs, des contres-danses, des entres-mets, des demis-dieux, des primes-veres, des pours-parler, des passes-ports, des perces-pierres, des chasses-marées, des gardes-fous, des tires-bouchons, des hausses-cols, des tournes-broches, des

chefs-lieux, des chefs-d'œuvres, des crocs-en jambes, des grandes-mères, des grandes-messes, *etc.*

B. *Des avant-coureurs, des contre-danses, des entre-mets, des demi-dieux, des prime-vères, des pour-parlers, des passe-ports, des perce-pierres, des chasse-marées, des garde-fous, des tire-bouchons, des hausse-cols, des tourne-broches, des chef-lieux, des chef-d'œuvres, des croc-en-jambes, des grand-mères, des grand-messes*, etc.

M. Des tour-de-bâtons, des coup-d'œils, des œil-de-bœufs.

B. *Des tours-de-bâton, des coups-d'œil, des œils-de-bœuf.*

M. Des passes-avants, des passes-partouts, des pries-dieus, des coqs-à-l'ânes.

B. *Des passe-avant, des passe-partout, des prie-dieu, des coq-à-l'âne.*

M. Ma grande-tante, la grande-salle, la grande-chère.

B. *Ma grand-tante, la grand-salle, la grand-chère.*

NE. *M.* On ne pouvait lui dire un mot sans qu'il ne se fâchât.

B. *On ne pouvait lui dire un mot sans qu'il se fâchât.*

M. Il ne faut pas louer les souverains avant qu'ils ne soient morts.

B. *Il ne faut pas louer les souverains avant qu'ils soient morts.*

NI. *M.* Ce n'étaient point ses traits et ses graces touchantes.

B. *Ce n'étaient point ses traits ni ses graces touchantes.*

M. Il est sans argent ni ressource, sans peine ni plaisir.

B. *Il est sans argent et sans ressource, sans peine et sans plaisir.*

M. J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre.

B. *J'estime Cicéron, sans l'aimer et sans le craindre.*

M. Un homme a été tué, sans que le meurtrier ait été découvert ni puni.

B. *Un homme a été tué, sans que le meurtrier ait été découvert et puni.*

NON-SEULEMENT. *M.* Cette tragédie non-seulement enseigne la vertu, mais encore la perfection du christianisme.

B. *Cette tragédie enseigne non-seulement la vertu, mais encore la perfection du christianisme.*

NU-PIEDS, NU-TETE. *M.* Il est arrivé nus-pieds, nue-jambe et nue-tête.

B. *Il est arrivé nu-pieds, nu-tête et nu-jambes.*

OBSERVER. *M.* Je vous observerai que cela est faux.

B. *Je vous ferai observer que cela est faux*, ou *vous observerez que cela est faux.*

ŒUVRE. *M.* L'œuvre de Rembrand est belle.

B. *L'œuvre de Rembrand est beau.*

ONGLES. *M.* Rognez vos ongles, elles sont trop grandes.

B. *Rognez vos ongles, ils sont trop grands.*

ORGE. *M.* Voilà du bel orge.

B. *Voilà de la belle orge.* (Autrefois *orge* était du masculin, on dit même encore de *l'orge mondé.*

ORGUE. *M.* Cette orgue est excellente, mais en général les orgues sont défectueux.

B. *Cet orgue est excellent, mais en général les orgues sont défectueuses.*

ON *au lieu de* VOUS. *M.* Le secret, en contant

une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle manière que vous fassiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même à la chose que vous contez. (BOILEAU.)

B. *Le secret, en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle manière que l'on fasse concevoir au lecteur que l'on ne croit pas soi-même à ce que l'on conte.*

OU. *M.* La porte ou la fenêtre sont ouvertes.

B. *La porte ou la fenêtre est ouverte.*

M. C'est de la conduite de ses enfans que dépendent le malheur ou le bonheur d'un père.

B..... *que dépend le malheur ou le bonheur d'un père.*

M. L'abstinence ou l'excès ne firent jamais d'heureux.

B. *L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.*

M. Si le tems ou le lieu me le permettent.

B. *Si le tems ou le lieu me le permet.*

OU. *M.* C'est ici où je finirai mes jours.

B. *C'est ici que je finirai mes jours.*

M. C'est là où je mis la dernière main à mon ouvrage.

B. *C'est là que je mis la dernière main à mon ouvrage.*

M. Au moment où je parle.

B. *Au moment que je parle.*

PAMER, ÉVANOUIR. *M.* J'ai vu ma sœur pâmer de joie et évanouir à cette nouvelle.

B. *J'ai vu ma sœur se pâmer de joie et s'évanouir à cette nouvelle.*

PARAFE. *M.* Ma parafe bien faite vous suffira.

B. *Mon parafe bien fait vous suffira.*

PAR TROP. *M.* Ce ton est par trop doctoral.

B. *Ce ton est trop doctoral.*

PARDONNER. *M.* Pardonnons les autres si nous voulons être pardonnés.

B. *Pardonnons aux autres si nous voulons qu'ils nous pardonnent.* (On ne doit pas dire : *pardonner quelqu'un*, mais *pardonner une faute à quelqu'un*).

PARFAITEMENT BIEN. *M.* Il écrit parfaitement bien.

B. *Il écrit parfaitement.* (L'expression *parfaitement bien* est-elle correcte ? Un positif placé après un superlatif peut-il y ajouter quelque chose ? Et *parfaitement* ne dit-il pas plus que *parfaitement bien* ?

PARTICIPES. *M.* Ma sœur s'est faite peindre après s'être faite saigner.

B· *Ma sœur s'est fait peindre après s'être fait saigner.*

M. Ma sœur que j'ai entendu chanter, l'ariette que j'ai entendue exécuter.

B. *Ma sœur que j'ai entendue chanter, l'ariette que j'ai entendu exécuter.*

M. Ma sœur est allé se promener, est venu à pied, est sorti ce matin, était parti pour Paris.

B. *Ma sœur est allée se promener, est venue à pied, est sortie ce matin, était partie pour Paris.*

M. Ma cousine, qui s'est fait religieuse, s'est affligé mal-à-propos, après s'être éloigné d'ici.

B. *Ma cousine, qui s'est faite religieuse, s'est affligée mal-à propos, après s'être éloignée d'ici.*

M. Ma sœur, que j'ai vu peindre (peignant), emploie de bonnes couleurs; elle était moins contente que lorsque je l'ai vue peindre par Vandick.

B. *Ma sœur, que j'ai vue peindre, emploie de bonnes couleurs; elle était moins con-*

tente que lorsque je l'ai vu peindre par Vandick.

M. Je lui ai faites toutes les honnêtetés que j'ai dues et toutes les caresses qu'il a voulues.

B. *Je lui ai fait toutes les honnêtetés que j'ai dû, et toutes les caresses qu'il a voulu.*

M. Ces troupes que l'on a faites marcher.

B. *Ces troupes que l'on a fait marcher.*

M. Cette femme s'est mise dans la tête que nous nous sommes dits bien souvent: elle s'est proposée de croire que les modernes se sont imaginés qu'ils surpassaient les anciens.

B. *Cette femme s'est mis dans la tête que nous nous sommes dit bien souvent: elle s'est proposé de croire que les modernes se sont imaginés qu'ils surpassaient les anciens.*

M. Cette femme s'est mis à la tête des mécontens, elle s'est proposé pour modèle; les modernes se sont imaginé plus instruits que les anciens; ils se sont distingué dans les sciences.

B. *Cette femme s'est mise à la tête des*

mécontens; elle s'est proposée pour modèle; les modernes se sont imaginés plus instruits que les anciens; ils se sont distingués dans les sciences.

M. Elle m'a parue sensible; elle a bien accueillie la personne; elle avait crue s'appercevoir; madame a oubliée de vous dire que nous avions pensés que...

B. *Elle m'a paru* (1) *sensible*; *elle a bien accueilli la personne*, *elle avait cru s'appercevoir*; *madame a oublié de vous dire que nous avions pensé que...*

M. J'ai reçues les lettres que vous m'avez adressé, les nouvelles que vous avez lu et les fleurs que vous avez cueilli.

B. *J'ai reçu les lettres que vous m'avez adressées*, *les nouvelles que vous avez lues*, *et les fleurs que vous avez cueillies.*

M. La justice que vous ont rendue vos juges.

B. *La justice que vous ont rendu vos juges.*

---

(1) L'abbé Rive prétend qu'il faut dire : *elle m'est parue.* « Un vrai philosophe, dit-il, qui conjugue le verbe *paraître* sans cas, lui donne toujours, au parfait, une conjugaison passive. » L'usage, consacré par les meilleurs écrivains, n'est point d'accord avec l'opinion de l'abbé Rive.

M. La justice que vos juges vous ont rendu.

B. *La justice que vos juges vous ont rendue.*

M. J'ai trouvée votre fille bien grandie ; nous avons laissés chez vous les livres que vous avez desiré; nous avons expédiées les caisses.

B. *J'ai trouvé votre fille bien grandie ; nous avons laissé chez vous les livres que vous avez desirés ; nous avons expédié les caisses.*

M. J'ai vue madame, je l'ai cru agitée.

B. *J'ai vu madame, je l'ai crue agitée.*

M. L'ariette que j'ai chanté.

B. *L'ariette que j'ai chantée.*

M. J'ai fait plus de cantates qu'on en a mises en musique.

B. *J'ai fait plus de cantates qu'on en a mis en musique.*

M. Il a fait plus d'exploits que les autres n'en ont lus.

B. *Il a fait plus d'exploits que les autres n'en ont lu.*

M. La légion qu'avait eu Fabius.

B. *La légion qu'avait eue Fabius.*

M. La langue qu'ont écrit Ciceron et Virgile.

B. *La langue qu'ont écrite Ciceron et Virgile.*

M. Les chaleurs qu'il a faites cet été; les pluies qu'il y a eues cet hiver.

B. *Les chaleurs qu'il a fait cet été; les pluies qu'il y a eu cet hiver.*

M. De la façon que j'ai dite.

B. *De la façon que j'ai dit.*

M. Le peu d'affection qu'il m'a témoignée.

B. *Le peu d'affection qu'il m'a témoigné.*

M. Le peu de pistoles que j'ai gagné.

B. *Le peu de pistoles que j'ai gagnées.*

M. Le peu d'occasions que j'ai eu de vous obliger.

B. *Le peu d'occasions que j'ai eues de vous obliger.*

PARTICIPE PRÉSENT. *M.* Je les ai trouvé mangeans des confitures, et buvans de la limonade.

B. *Je les ai trouvés mangeant des confitures, et buvant de la limonade.*

M. J'ai trouvé ces femmes mangeantes des gâteaux; une autre fois je les ai

trouvées bien mangeant et bien buvant.

B. *J'ai trouvé ces femmes mangeant des gâteaux; une autre fois je les ai trouvées bien buvantes et bien mangeantes.*

M. Cent mille faux zélés courants le fer en main.

B. *Cent mille faux zélés courant le fer en main.*

M. Ces filles sont majeures et jouissant de leurs droits.

B. *Ces filles sont majeures et jouissantes de leurs droits.*

M. J'ai trouvée madame, je l'ai vu bien portant; je l'ai rencontré portant son fils.

B. *J'ai trouvé madame, je l'ai vue bien portante; je l'ai rencontrée portant son fils.*

M. Cette jeune personne est bien contrariant; elle va contrariante tout le monde.

B. *Cette jeune personne est bien contrariante; elle va contrariant tout le monde.*

M. Je l'ai laissée jouant au piquet.

B. *Je l'ai laissée jouante au piquet.*

M. Je l'ai vue jouante au tric-trac.

B. *Je l'ai vue jouant le tric-trac.*

M. J'ai une étoffe approchant de la vôtre; ces villages sont dépendant de cet arrondissement; vos conclusions sont tendant à rendre votre terre relevant de ...

B. *J'ai une étoffe approchante de la vôtre; ces villages sont dépendants de cet arrondissement, vos conclusions sont tendantes à rendre votre terre relevante de...*

M. Approchant le tems de sa perte, on y établit Attale.

B. *Le tems de sa perte approchant, on y établit Attale.*

PAS. *M.* Un roi n'a pas d'autre frein que sa volonté même.

B. *Un roi n'a d'autre frein que sa volonté même.*

M. On ne peut pas vivre heureux qu'en modérant ses passions.

B. *On ne peut vivre heureux qu'en modérant ses passions.*

M. Je n'ai pas peur ni de vous, ni de lui.

B. *Je n'ai peur ni de vous, ni de lui.*

M. Nous ne sommes pas sortis ni l'un ni l'autre.

B. *Nous ne sommes sortis ni l'un ni l'autre.*

PASSER. *M.* Il est passé par la ville; l'armée est passée par la Haute-Saône; par-tout où l'armée est passée, elle a laissé beaucoup d'argent; l'empire des Assyriens est passé aux Mèdes.

B. *Il a passé par la ville; l'armée a passé par la Haute-Saône; par-tout où l'armée a passé, elle a laissé beaucoup d'argent; l'empire des Assyriens a passé aux Mèdes.*

M. Le roi a passé; l'empire romain a passé; le bon tems a passé.

B. *Le roi est passé; l'empire romain est passé; le bon tems est passé.*

M. Il a passé un courrier par la ville.

B. *Il est passé un courrier par la ville.*

PÈRE ET MÈRE. *M.* Jamais enfant n'a plus chéri ses père et mère.

B. *Jamais enfant n'a plus chéri son père et sa mère.* (Ses père et mère, n'est guère usité qu'au barreau.)

PERFECTIONNER. *M.* Sicard, chef de l'institution des sourds-muets, l'a tellement perfectionnée et enrichie de tant de découvertes, qu'il mérite...

B. *Sicard, chef de l'institution des sourds-*

muets, l'a tellement perfectionnée et l'a enrichie de tant de découvertes, qu'il mérite.. (On dirait : *il l'a tellement perfectionnée et enrichie, qu'il mérite ....*)

PERSONNE. *M.* Personne n'est moins délicat que vous.

B. *Personne n'est moins délicat que vous.*

M. Personne n'est venue me voir; il n'y a personne si peu instruite des affaires qui ne convienne; y a-t-il personne assez hardie pour nier?

B. *Personne n'est venu me voir; il n'y a personne si peu instruit des affaires, qui ne convienne; y a-t-il personne assez hardi pour nier?*

M. Des personnes considérables par leur rang ont bien voulu me témoigner la part qu'elles prenaient à mon sort. (Personnes considérables *est pris ici pour* gens d'un haut rang.)

B. *Des personnes considérables par leur rang ont bien voulu me témoigner la part qu'ils prenaient à mon sort.*

PEUR DE. *M.* Peur de lui déplaire.

B. *De peur de lui déplaire.*

PLAIRE. *M.* Je n'ai personne à plaire.

B. *Je n'ai personne à qui je doive ou je veuille plaire.*

PLOYER *et* PLIER. *M.* Ployez votre serviette, ployez ce linge, ployez ces papiers.

B. *Pliez votre serviette, pliez ce linge, pliez ces papiers.*

M. Pliez cette barre de fer; cette poutre est pliée.

B. *Ployez cette barre de fer; cette poutre est ployée.*

PLEUVOIR. *M.* Il n'y a qu'à pleuvoir encore, et l'on ne pourra sortir.

B. *S'il pleut encore, on ne pourra sortir.*

PLUPART. *M.* La plûpart des hommes pense, et la plûpart du monde croient.

B. *La plûpart des hommes pensent; et la plûpart du monde croit.*

PLURIEL *au lieu du* SINGULIER. *M.* Vous ou moi irons au bal.

B. *Un de nous deux, vous ou moi, ira au bal.*

M. Vous ou lui irez à Rome.

B. *Un de vous deux, vous ou lui, ira à Rome.*

M. Vous ou votre ami, avez manqué à votre parole.

B. *Un de vous deux, vous ou votre ami, a manqué à sa parole.*

PLUS. *M.* Plus on lit Boileau, et plus on l'admire.

B. *Plus on lit Boileau, plus on l'admire.*

PLUTOT QUE. *M.* Mourir plutôt que faire cette lâcheté. Vous devez craindre sa justice plutôt qu'espérer en sa miséricorde.

B. *Mourir plutôt que de faire cette lâcheté. Vous devez craindre sa justice plutôt que d'espérer en sa miséricorde.*

POUR. *M.* Le mot *confiance* pour *confidence* ne conviendrait pas.

B. *Le mot* confiance *au lieu du mot* confidence, *ne conviendrait pas.*

M. Cette terre me rapporte assez pour vivre.

B. *Cette terre me rapporte assez pour me faire vivre.*

M. La comédie est faite pour rire.

B. *La comédie est faite pour faire rire, ou est destinée à faire rire.*

M. La vie est trop peu de chose pour desirer la prolonger.

B. *La vie est trop peu de chose, pour qu'on desire la prolonger.*

M. En Russie, le ministre du culte met entre les doigts du mort un billet pour lui servir de passe-port dans l'autre monde.

B. *En Russie, le ministre du culte met entre les doigts du mort un billet qui doit servir à ce dernier de passe-port dans l'autre monde.*

M. Je viens pour vous voir.

B. *Je viens vous voir.*

POUTRE. *M.* Le poutre est mal assuré.

B. *La poutre est mal assurée.*

PRÉMISSES. *M.* Cette conclusion demandait de longs prémices.

B. *Cette conclusion demandait de longues prémisses,* (Ici *prémisses* est terme de logique. Lorsqu'il signifie *premiers fruits*, il s'écrit *prémices*, et est également du féminin.)

PRÉPOSITIONS *répétées*. *M.* Par les ruses et par les artifices des ennemis.

B. *Par les ruses et les artifices des ennemis.*

M. Par les ruses et les armes des ennemis.

B. *Par les ruses et par les armes des ennemis.*

M. Pour le bien et l'honneur de ses maîtres.

B. *Pour le bien et pour l'honneur de ses maîtres.*

PRÈS. *M.* Elle est prête d'accoucher.

B. *Elle est près d'accoucher.*

M. Elle est prête de tomber.

B. *Elle est près de tomber.*

M. Il loge près la comédie, près le palais.

B. *Il loge près de la comédie, près du palais.*

PRÉTÉRITS. *M.* je chantai aujourd'hui; je vis la cour cette semaine; je fis deux voyages à Besançon cette année.

B. *J'ai chanté aujourd'hui; j'ai vu la cour cette semaine; j'ai fait deux voyages à Besançon cette année.*

M. J'ai chanté hier; j'ai perdu la semaine passée; j'ai fait un voyage à Rome l'an dernier.

B. *Je chantai hier; je perdis la semaine passée; je fis un voyage à Rome l'an dernier.*

PROMENER. *M.* Allons promener, il est allé promener.

B. *Allons nous promener, il est allé se promener.*

PRONOM *à ajouter.* *M.* La férocité du tigre l'emporte sur le lion.

B. *La férocité du tigre l'emporte sur celle du lion.*

QUATRE-VINGT. *M.* J'ai vu quatre-vingt enfans montés sur quatre-vingt ânes.

B. *J'ai vu quatre-vingts enfans montés sur quatre-vingts ânes.*

M. Six-vingt, sept-vingt, huit-vingt.

B. *Six-vingts, sept-vingts, huit-vingts.*

M. Combien avez-vous d'écus? J'en ai quatre-vingts.

B. *Combien avez-vous d'écus? J'en ai quatre-vingt.*

M. J'ai vu quatre-vingts-deux soldats battre quatre-vingts-dix ennemis.

B. *J'ai vu quatre-vingt-deux soldats battre quatre-vingt-dix ennemis.*

QUE *au lieu de* DONT *et de* A QUI. *M.* C'est de vous dont je me plains.

B. *C'est de vous que je me plains.*

M. C'est à vous à qui j'ai recours.

B. *C'est à vous que j'ai recours.*

M. C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.

B. *C'est à vous, mon esprit, que je veux parler.*

M. C'est de là d'où je viens.

B. *C'est de là que je viens.*

M. C'est de vous dont je parle.

B. *C'est de vous que je parle.*

M. Donnez-moi ce que j'ai besoin.

B. *Donnez-moi ce dont j'ai besoin.*

M. Ce que je suis bien aise, c'est de..

B. *Ce dont je suis bien aise, c'est de..*

M. Ce que je vous prie, c'est de..

B. *Ce dont je vous prie, c'est de..*

M. Ce que je m'apperçois, c'est que..

B. *Ce dont je m'apperçois, c'est que..*

QUE. *M.* Je crois vos raisons plausibles, et que vous gagnerez votre procès.

B. *Je crois vos raisons plausibles, et le gain de votre procès assuré.*

M. Si j'étais que de vous, je ne laisserais pas que de travailler.

B. *Si j'étais de vous, je ne laisserais pas de travailler.*

QUELQUE. *M.* Quel mérite que l'on ait.

B. *Quelque mérite que l'on ait.*

M. Quelque richesses que vous ayez acquises; de quelque contrées que vous veniez; à quelque beautés que vous vous adressiez.

B. *Quelques richesses que vous ayez acquises; de quelques contrées que vous*

reveniez; à quelques beautés que vous vous adressiez.

M. Quelques grandes que soient ses possessions, quelques hardies que soient ses opinions.

B. *Quelque grandes que soient ses possessions, quelque hardies que soient ses opinions.*

M. Quelque soient vos secrets, je dois les respecter; quelque soit votre puissance, elle avait encore besoin de votre bonté; quelqu'aient été vos erreurs, votre repentir les efface.

B. *Quels que soient vos secrets, je dois les respecter; quelle que soit votre puissance, elle avait encore besoin de votre bonté; quelles qu'aient été vos erreurs, votre repentir les efface.*

QUEL... QUE. *M.* Quel homme que ce soit, quel livre que ce soit.

B. *Quelqu'homme que ce soit, quelque livre que ce soit.*

M. Tels qu'ils soient.

B. *Quelqu'ils soient.*

QUELQUE CHOSE. *M.* Je connais quelque chose qui est suffisante pour vous stimuler.

B. *Je connais quelque chose qui est suffisant pour vous stimuler.*

M. J'ai vu quelque chose qui n'est pas telle que vous le dites.

B. *J'ai vu quelque chose qui n'est pas tel que vous le dites.*

QU'EST-CE QUI. *M.* Qu'est-ce qui n'admire pas le style de Rousseau ?

B. *Qui est-ce qui n'admire pas le style de Rousseau ?*

QUI. *M.* Qui ne sait compâtir aux maux qu'on a soufferts.

B. *Qui ne sait compâtir aux maux qu'il a soufferts*, ou *on sait compâtir aux maux qu'on a soufferts.*

RAPPELER. *M.* Se rappeler de quelque chose.

B. *Se rappeler quelque chose.*

M. Je m'en rappelle.

B. *Je me le rappelle.*

RECONNAISSANT. *M.* Je vous suis reconnaissant de vos bontés.

B. *Je suis reconnaissant de vos bontés.*

RÉPONDU. *M.* Cette lettre a été répondue.

B. *On a répondu à cette lettre.*

RESPIRER. *M.* Vous respirez les plaisirs, vous respirez la guerre.

B. *Vous ne respirez que les plaisirs, vous ne respirez que la guerre.*

RESSEMBLER. *M.* Ressembler quelqu'un.

B. *Ressembler à quelqu'un.*

RESTER. *M.* Je suis resté à Londres six mois, pour apprendre l'anglais; j'en suis revenu depuis trois semaines.

B. *J'ai resté à Londres six mois, pour apprendre l'anglais; j'en suis revenu depuis trois semaines.*

M. Il y a trois ans que je suis venu à Londres, et j'y ai resté.

B. *Il y a trois ans que je suis venu à Londres, et j'y suis resté.*

M. Il reste bien à venir.

B. *Il tarde bien à venir.*

RÉUNIE. *M.* Pour faire le bien, il faut que la sagesse soit réunie à la puissance.

B. *Pour faire le bien, il faut que la sagesse soit unie à la puissance*, ou *il faut que la sagesse et la puissance soient réunies.*

SANDARAQUE. *M.* Votre sandaraque est-il bon?

B. *Votre Sandaraque est-elle bonne?*

SANS *suivi d'un infinitif. M.* Ces noms sont au pluriel sans pouvoir s'y méprendre.

B. *Ces noms sont au pluriel sans qu'on puisse s'y méprendre.*

M. Cet ouvrage ne pouvait être entrepris par son auteur, sans avoir sondé auparavant le goût du public.

B. *L'auteur de cet ouvrage ne pouvait l'entreprendre, sans avoir sondé auparavant le goût du public.*

SI *au lieu* D'AUSSI. *M.* Puissions-nous ne rien voir de si florissant que la France!

B. *Puissions-nous ne rien voir d'aussi florissant que la France?*

M. Cette femme n'est pas si instruite qu'elle le paraît.

B. *Cette femme n'est pas aussi instruite qu'elle le paraît.*

M. Il n'est pas si grand que vous.

B. *Il n'est pas aussi grand que vous.*

SIGNALER. *M.* Tous ces mots seront exactement signalés dans cet ouvrage.

B. *Tous ces mots seront exactement désignés dans cet ouvrage.* (On *signale* des qualités, on *désigne* des objets).

SIMPLE. (*Plante*). *M.* Le thé est une simple odoriférante.

B. *Le thé est un simple odoriférant.*

SOI *et* LUI. *M.* Dans le péril chacun pense à lui-même; et dans la mêlée, le soldat ne pense point à soi.

B. *Dans le péril chacun pense à soi; et dans la mêlée, le soldat ne pense point à lui.*

M. La vertu est aimable d'elle-même.

B. *La vertu est aimable de soi.*

SORTIR. *M.* Il n'eut pas le tems de sortir ses meubles.

B. *Il n'eut pas le tems d'enlever ses meubles.*

M. J'ai sorti ce matin pour vous voir.

B. *Je suis sorti ce matin pour aller vous voir.*

M. Il y a huit jours que je ne suis sorti.

B. *Il y a huit jours que je n'ai sorti.*

SOUVENIR. *M.* Je lui ai fait souvenir de sa promesse.

B. *Je l'ai fait souvenir de sa promesse.*

SUIS ÉTÉ. *M.* Je suis été choquée de ce que nous sommes été plaisantées . . (*Expression très-vicieuse employée par les servantes et les laquais.*

B. J'ai été choquée de ce que nous avons été plaisantées . . .

TANT *au lieu d'*AUTANT. *M.* Rien ne pèse tant qu'un secret.

B. *Rien ne pèse autant qu'un secret.*

TÉMOINS, *M.* Témoins les victoires qu'il a remportées; témoins trois procureurs; témoins les blessures qu'il a reçues.

B. *Témoin les victoires qu'il a remportées; témoin trois procureurs; témoin les blessures qu'il a reçues.*

TOMBER. *M.* La pluie avait tombé; il a tombé; j'ai tombé.

B. *La pluie était tombée; il est tombé; je suis tombé.*

M. Je m'ai laissé tomber.

B. *Je me suis laissé tomber.*

TOUT. *M.* Elle fut toute étonnée de ce que vous avez dit.

B. *Elle fut tout étonnée de ce que vous avez dit.*

M. Toutes habiles qu'elles sont.

B. *Tout habiles qu'elles sont.*

M. Toute raisonnable qu'elle est.

B. *Tout raisonnable qu'elle est.*

M. Tous autres que vous l'auraient fâchée.

B. *Tout autre que vous l'aurait fâchée.*

TOUTE SORTE. *On dit indifféremment* : il y avait toute sorte ou toutes sortes d'animaux.

M. Je vous souhaite toutes sortes de bonheur.

B. *Je vous souhaite toute sorte de bonheur.*

TRAQUE. *M.* Je suis allé au traque au loup ; je reviens du traque.

B. *Je suis allé à la traque au loup ; je reviens de la traque.*

TRAVERS. *M.* J'ai passé à travers du camp, et je me suis sauvé au travers des champs.

B. *J'ai passé à travers le camp et je me suis sauvé au travers des champs.*

USAGE. *M.* Cette étoffe est d'un bon usage.

B. *Cette étoffe est d'un bon user.*

VALOIR. *M.* Il ne devrait pas valoir que cela arrivât.

B. *Il ne serait pas à souhaiter que cela arrivât.*

VERBES *réunis ayant différens régimes.*

M. Son ouvrage a été présenté et accepté par l'académie.

B. *Son ouvrage a été présenté à l'académie, et accepté par elle.*

M. Ce livre est d'un auteur qu'il n'est

pas nécessaire et que d'ailleurs je n'ose nommer.

B. *Ce livre est d'un auteur qu'il ne faut pas et que je n'ose nommer.*

M. Pardonnons et aimons nos ennemis.

B. *Pardonnons à nos ennemis et aimons-les.*

VINGT ET UN. *M.* Il a vingt et un cheval

B. *Il a vingt et un chevaux.*

M. Il a vingt et un ans.

B. *Il a vingt et un an.*

M. Il a vingt et un an accompli.

B. *Il a vingt et un an accomplis.*

M. Ce mois a trente et un jours.

B. *Ce mois a trente et un jour.*

M. Il y a trente et un jour passé.

B. *Il y a trente et un jours passés.*

VIS-A-VIS. *M.* Vous êtes coupable vis-à-vis de moi ; l'empereur veut se conduire en père vis-à-vis de son peuple.

B. *Vous êtes coupable envers moi; l'empereur veut se conduire en père avec son peuple.*

(Vis-à-vis ne peut s'employer que pour désigner une position de lieu.

M. L'hôtel des monnaies est vis-à-vis le Louvre.

B. *L'hôtel des monnaies est vis-à-vis du Louvre.*

M. Votre appartement est vis-à-vis le mien. (*Cela se tolère en style familier, mais préférez*) :

B. *Votre appartement est vis-à-vis du mien.* (*Au vis-à-vis* ne se dit pas).

Y *M.* Menez moi-z-y, menez m'y.

B. *Menez-y moi.*

M. Tiens toi-z-y, tiens-t-y.

B. *Tiens-y-toi.*

M. Votre carrosse (ou carosse) n'est pas plein, donnez-m'y place.

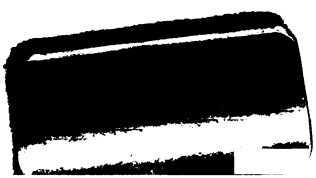
B. Votre carosse n'est pas plein, donnez-y moi place.

Je termine ici ce choix de locutions: j'aurais pu l'étendre davantage; mais il me paraît suffisant, si les jeunes gens auxquels je le destine, veulent chercher à se rendre raison de toutes les corrections, en consultant les ouvrages que je leur ai indiqués. Ils seront alors assez instruits pour éviter mille autres locutions vicieuses

qui auraient inutilement surchargé ce petit recueil. Je crains même d'y en avoir placé quelques-unes trop simples et trop faciles à corriger ; mais quand on parle à des enfans, il vaut mieux dire un peu plus qu'un peu moins. Si cet opuscule leur est vraiment utile, mon but est rempli, et j'en rends graces aux bons auteurs qui m'ont fourni l'idée et les moyens de l'exécuter.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

APR 6 - 1966 7 6
REC'D LD
MAR 23 '66 -9 PM
AUG 18 1983
REC. CIR. AUG 19 '83

LD 21A-60m-10,'65
(F7763s10)476B
General Library
University of California
Berkeley

YB 79932